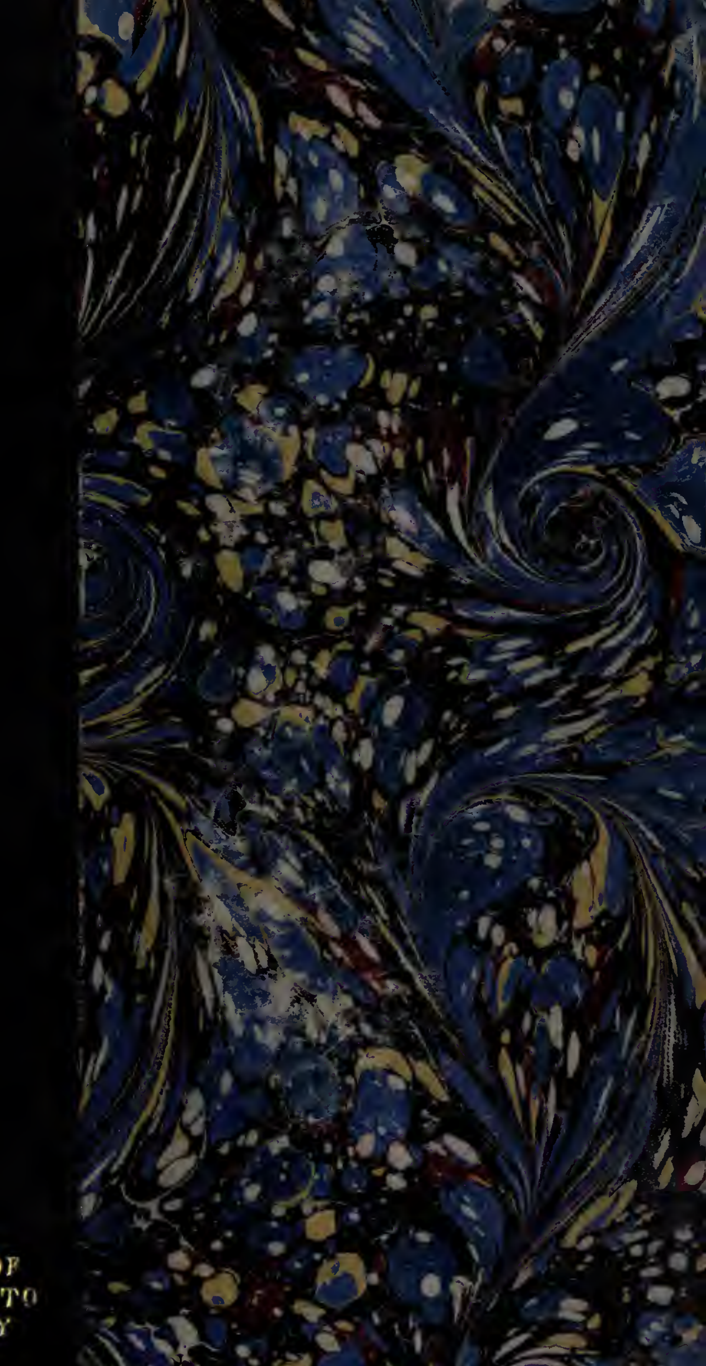
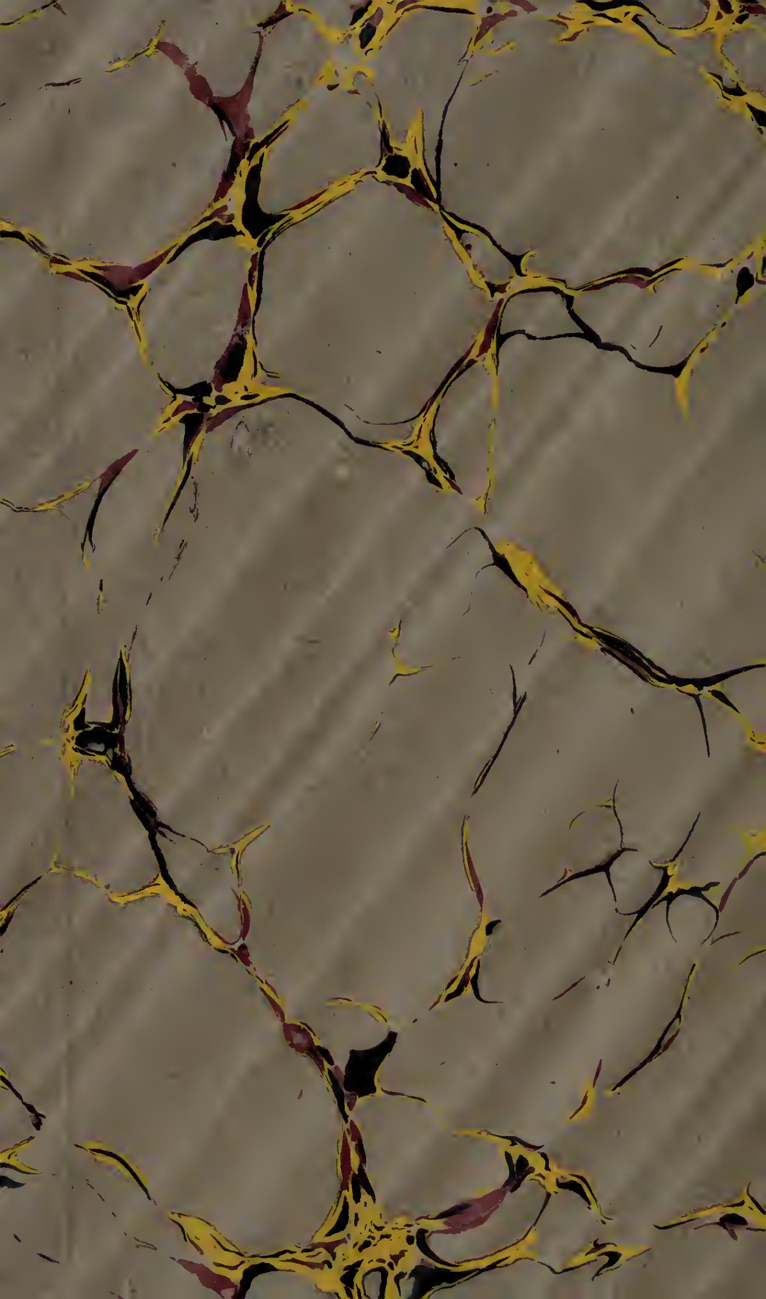
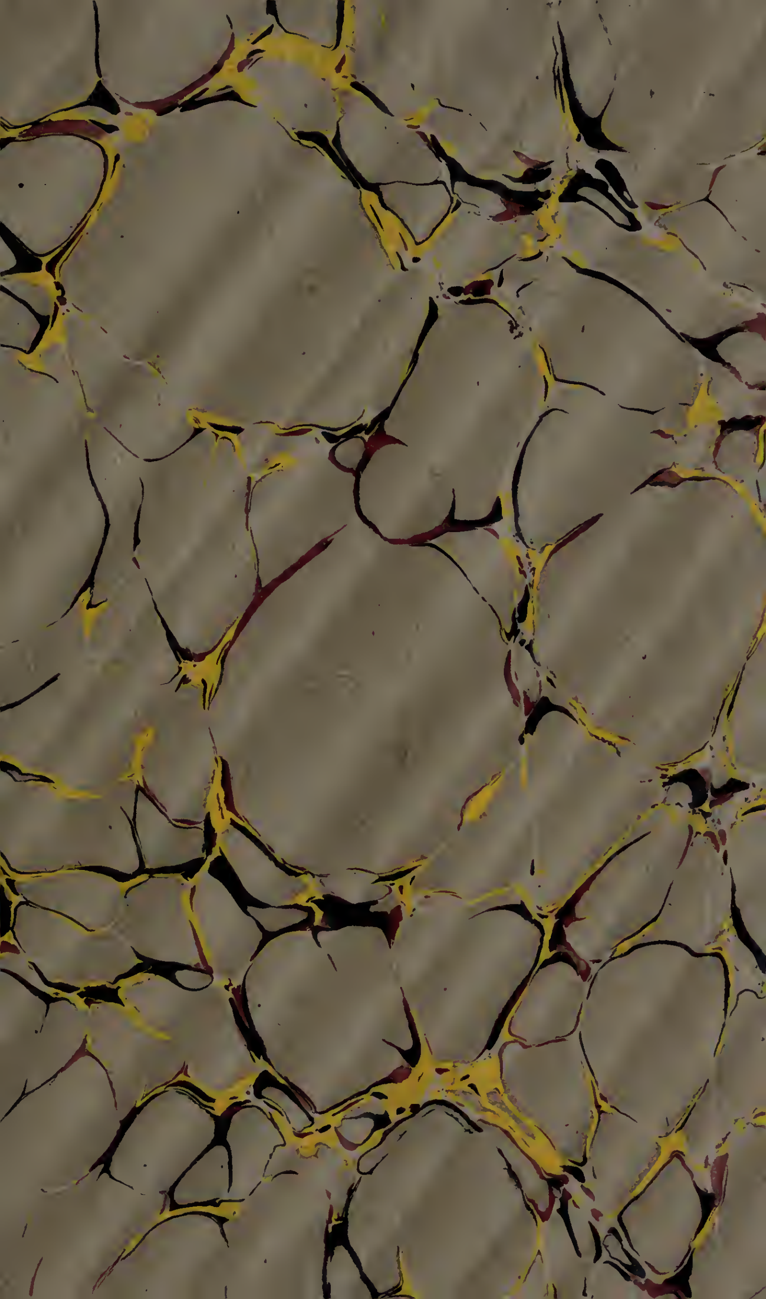






LES

CARESSES

SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET FILS.

JEAN RICHEPIN

LES CARESSES

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

FLORÉAL

I

DÉCLARATION

L'amour que je sens, l'amour qui me cuit,
Ce n'est pas l'amour chaste et platonique,
Sorbet à la neige avec un biscuit;
C'est l'amour de chair, c'est un plat tonique.

Ce n'est pas l'amour des blondins pâlots
Dont le rêve flotte au ciel des estampes.
C'est l'amour qui rit parmi des sanglots
Et frappe à coups drus l'enclume des tempes.

C'est l'amour brûlant comme un feu grégeois.
C'est l'amour féroce et l'amour solide.
Surtout ce n'est pas l'amour des bourgeois.
Amour de bourgeois, jardin d'invalide !

Ce n'est pas non plus l'amour de roman,
Faux, prétentieux, avec une glose
De si, de pourquoi, de mais, de comment.
C'est l'amour tout simple et pas autre chose.

C'est l'amour vivant. C'est l'amour humain.
Je serai sincère et tu seras folle,
Mon cœur sur ton cœur, ma main dans ta main.
Et cela vaut mieux que leur faribole !

C'est l'amour puissant. C'est l'amour vermeil.
Je serai le flot, tu seras la dune.
Tu seras la terre, et moi le soleil.
Et cela vaut mieux que leur clair de lune!

II

Le jour où je vous vis pour la première fois,
Vous aviez un air triste et gai : dans votre voix
Pleuraient des rossignols captifs, sifflaient des merles;
Votre bouche rieuse, où fleurissaient des perles,
Gardait à ses deux coins d'imperceptibles plis;
Vos grands yeux bleus semblaient des calices remplis
Par l'orage, et séchant les larmes de la pluie
A la brise d'avril qui chante et les essuie;
Et des ombres passaient sur votre front vermeil
Comme un papillon noir dans un rais de soleil.

III

RONDEAU

Votre beau thé, moins rare que vos yeux,
Votre thé vert, fleuri, délicieux,
Qui vaut quasi dix mille francs la livre,
Moins que la fleur de vos yeux il enivre
Et fait rêver qu'on s'en va dans les cieux.

J'ai bu les deux aromes précieux,
Et jusqu'au jour dans mon lit soucieux
Il m'a sonné des fanfares de cuivre,
Votre beau thé.

Je vous voyais passer parmi les Dieux,
Dans un grand char aux flamboyants essieux;
Et sous la roue en or, n'osant vous suivre,
J'ai mis mon front, et j'ai cessé de vivre
En bénissant, écrasé mais joyeux,
Votre beauté.

IV

SONNET-MADRIGAL

Bonjour, ô mignonne pantoufle,
Dont l'hôte est encor plus mignon.
Ma bottine a bien du guignon!
Telle, auprès d'un gant, une moufle.

Regarde! On dirait un maroufle,
Quelque grand et gros Bourguignon,
Près d'une fille d'Avignon
Svelte et légère comme un souffle.

Les poètes sont vaniteux
Et tout doit céder devant eux;
Pourtant, ô pantoufle inédite,

Moi, je t'envie en t'adorant :
Tu ne peux être plus petite
Que mon amour ne sera grand.

V

SÉRÉNADE

(Variations sur un motif d'Henri Heine).

Chantez, chantez, ô mes chansons,
Et comme de gais échansons
        Versez l'ivresse
A celle que l'amour vainqueur
Dans le royaume de mon cœur
        Fit la maîtresse.

Nous prendrons un pan du ciel bleu,
Depuis la ligne du milieu
Jusques aux pôles,
Afin qu'elle drape en riant
Dans un lambeau de l'Orient
Ses deux épaules.

Cette nuit-ci, pendant qu'il dort,
Nous irons au grand soleil d'or
Ravir sa flamme,
Et ses rayons ardents feront
Un diadème pour le front
De notre dame.

Les astres lointains dont l'œil luit
Et qui parsèment de la nuit
La sombre toile,
Les ayant pris au firmament,
Nous taillerons un diamant
Dans chaque étoile;

Et pour la belle aux yeux d'azur
Cette rivière en astre pur
Que ma main forge,
De son col, comme un serpent blanc
Ira, sur sa peau ruisselant,
Baiser sa gorge.

Chantez, chantez ! Il faut qu'elle ait
Chez nous son royaume au complet,
La souveraine,
Couronne et trône reluisants,
Une cour et des courtisans,
Puisqu'elle est reine.

Oui, je vous veux, ô mon amour,
Composer une étrange cour
De poésie.
Vous aurez pour char un griffon,
Pour gens mes vers, et pour bouffon
Ma fantaisie.

Prêts à vous servir à genoux,
Voyez sourire autour de nous
Les rimes belles,
Les grands vers sculptés d'un trait net,
Le doux rondeau, le fier sonnet,
Rhythmes rebelles.

Je les ai domptés à loisir,
Pour que vous pussiez les choisir
En toutes choses.
Heureux, si vous daignez parfois
Ouvrir, pour leur donner des lois,
Vos lèvres roses.

Ils seront plus obéissants
Que des chiens et plus caressants
Que des nourrices ;
Ils chanteront quand vous voudrez,
En chants frivoles ou sacrés,
Tous vos caprices.

Leur bouche est douce et ne ment pas,
Et de célébrer vos appas
Est coutumière.
Ils diront que votre beauté
A l'éclat des grands jours d'été
Pleins de lumière.

Ils diront que vos deux seins nus
Ont le pur contour des Vénus
De l'Ionie,
Que votre cœur et votre corps
Ont entre eux les puissants accords
D'une harmonie.

Ils diront que vos yeux divins
Grisent mieux que les meilleurs vins
L'âme ravie.
Ils diront que vos blonds cheveux
Sont la longue corde où je veux
Pendre ma vie.

Ils diront enfin, tout peureux,
Ce que vous diriez bien pour eux :
Que je vous aime.
Vous le savez, tous tant qu'ils sont,
C'est là leur meilleure chanson,
Toujours la même.

Amour! amour! Ils en ont faim,
Et vont vous ennuyer enfin
De rimes folles,
Racleurs de luth dont le concert
Va marmottant sur le même air
Mêmes paroles.

Alors, doucement sommeillez!
Ils vous serviront d'oreillers,
Belle indolente.
Dans un fabuleux opéra
Leur rhythme vous endormira
D'une voix lente.

Chantez, chantez, ô mes chansons,
Chantez, et que vos plus doux sons
Versent les rêves!
Chantez ces chants lointains et frais
Que la brise chante aux forêts
Et l'onde aux grèves.

VI

À quoi bon des serments ?
Ma preuve est en moi-même.
Pour savoir si je mens
Quand je dis que je t'aime.

Fais donc ce que tu dois
Et ce que je mérite !
Ma vie est dans tes doigts
Comme une marguerite ;

Pétales, cœur, et tout,
Effeuille-la toi-même ;
Quand tu seras au bout,
Tu verras si je t'aime.

VII

UN CADEAU. — SONNET D'ENVOI

Fière, vous ne voulez jamais rien recevoir
Que des fleurs, et des plus simples, des amarantes,
Des lilas, des œillets, des roses odorantes,
Toutes choses qu'on peut trop aisément avoir.

Je vous offre pourtant, pour remplir mon devoir,
Le cadeau que voici. Ce ne sont pas des rentes,
Mais quelques fins tableaux d'époques différentes
Que vous accrocherez dans votre bleu boudoir.

Je les ai fort soignés pour qu'ils pussent vous plaire.
Le dessin en est pur, la couleur en est claire.
Ce sont de tout petits quadros de chevalet.

Si toutefois vous y trouvez des choses sottes,
Que le dessin soit gauche ou que le ton soit laid,
Vous en pourrez aussi faire des papillotes.

VIII

SONNET GREC

C'était un grand sculpteur que le Grec Praxitèle.
La légende pourtant nous raconte qu'un jour
Voulant faire une coupe et ne rien mettre autour,
Il ne vit point de forme assez pure pour elle.

Mais le soir, fatigué de son travail rebelle,
Comme il baisait un sein façonné par l'amour,
Tout à coup il trouva. Ce bouton! ce contour!
Et la coupe naquit sur ce parfait modèle.

La femme, dont la gorge avait un tel dessin
Qu'on moula l'idéal aux rondeurs de son sein,
Cette déesse en chair, comment se nommait-elle?

Nul ne le sait. Mais grâce au sculpteur, à l'amant,
La coupe a survécu dans sa forme immortelle,
Et sa beauté demeure impérissablement.

IX

SONNET ROMAIN

La belle Julia languissamment s'étale
Sur les gradins du cirque, assise au premier rang,
Sans voir l'œil inquiet du Samnite mourant
Dont la vie est pendue à son doigt de vestale.

La vierge songe bien à la clameur brutale
De la plèbe, au vaincu qu'un vain espoir reprend!
Elle songe, rêveuse et le cœur soupirant,
Au beau prêtre de la Vénus orientale,

Au Syrien frisé qui sait les chants d'amour
Et qui, le soir, marie aux sanglots du tambour
Sur un rhythme voilé sa voix chaude et lascive.

Et la vierge, qui sent tressaillir son sein nu,
Se ferait avec joie enterrer toute vive
Pour connaître par lui le mystère inconnu.

X

SONNET MOYEN-AGE

Dans le décor de la tapisserie ancienne
La châtelaine est roide et son corsage est long.
Un grand voile de lin pend jusqu'à son talon,
Du bout de son bonnet pointu de magicienne.

Aux accords d'un rebec la belle musicienne
Chante son chevalier, le fier preux au poil blond
Qui combat sans merci le Sarrasin félon.
Elle garde sa foi comme il garde la sienne.

Il reviendra quand il aura bien mérité
De cueillir le lis blanc de sa virginité.
Peut-être il restera dix ans, vingt ans loin d'elle.

Et s'il ne revient pas, s'il périt aux lieux saints,
Elle mourra dans son serment, chaste et fidèle,
Et nul n'aura fondu la neige de ses seins.

XI

SONNET RENAISSANCE

D'un pas leste et galant sautant hors du bateau,
Un grand seigneur, en très somptueux équipage,
Pose ses doits gantés sur l'épaule du page
Qui porte dans ses bras l'épée et le manteau.

Le compliment en vers qu'on remettra bientôt
Est barbouillé par un pédant sur une page,
Et les musiciens en chœur font du tapage
Sous la fenêtre ouverte et sombre du château.

De son retrait, la dame entend voix et guitares,
Tandis que son mari, triste, en proie aux catarrhes,
Fait dans l'herbe du parc tendre maint piège-à-loups.

Mais près du mur, caché dans l'ombre, sur la pierre,
Pour donner un grand coup d'estoc au vieux jaloux,
Le rouge spadassin aiguise sa rapière.

XII

SONNET WATTEAU

Celle-là ne connaît ni jeûnes ni vigiles.
Elle est sur l'herbe, auprès des débris d'un festin.
Son nez moqueur a l'air de narguer le destin.
Elle épluche des fruits avec ses doigts agiles.

Au loin vogue un bateau dont les agrès fragiles
Tendent dans le ciel bleu des voiles de satin.
C'est lui qui va mener au pays clandestin
La troupe d'Arlequins, de Bergers et de Gilles.

À quoi songe la belle enfant aux doigts rosés?
Sur sa bouche rieuse où chantent des baisers
Elle écrase les sœurs de ses lèvres, les fraises;

Et dans son blanc peignoir fleuri de falbalas,
Elle ressemble au beau nuage plein de braises
Qui monte de Cythère, à l'horizon, là-bas.

XIII

SONNET ROMANTIQUE

Autrefois elle était fière, la belle Ida,
De sa gorge de lune et de son teint de rose.
Ce gongoriste fou, le marquis de Monrose,
Surnommait ses cheveux les jardins d'Armida.

Mais le corbeau du temps de son bec la rida.
N'importe ! Elle sourit à son miroir morose,
Appelant sa pâleur de morte une chlorose,
Et son cœur est plus chaud qu'une olla-podrida.

O folle, c'est en vain que tu comptes tes piastres.
Tes yeux sont des lampions et ne sont plus des astres.
Tu n'achèteras pas même un baiser de gueux.

Pourtant si ton désir frénétique se cabre,
S'il te faut à tout prix un cavalier fougueux,
Tu pourras le trouver à la danse macabre.

XIV

SONNET MODERNE

Elle mit son plus beau chapeau, son chapeau bleu,
Et la robe que nul encor n'a dégrafée,
Puis elle releva la boucle ébouriffée
Que sa voilette avait fait redescendre un peu.

Elle se dit : « C'est mal, très mal ! Et comme il pleut !
Je serais faite, vrai, comme une vieille fée ! »
Puis, avant de sortir, pour prendre une bouffée
D'air chaud, elle allongea ses mains devant le feu.

Et sous son en-tout-cas la voilà qui trottine
Dans la pluie. On ne voit d'elle que sa bottine
Et sa croupe qui fait un pouf au waterproof.

Elle arrive. « Mon Dieu! que c'est haut, le cinquième ! »
La clef est sur la porte, elle entre, elle fait : Ouf!
Et lui mouille le nez en lui disant : « Je t'aime. »

XV

Ne sois pas jalouse, va !
Dans le monde où je me vautre,
Celle que mon cœur rêva
C'est toi, ce n'est pas une autre.

Les autres femmes, vois-tu,
Les superbes, les jolies,
Qu'elles aient de la vertu,
Qu'elles fassent des folies,

Qu'elles soient ceci, cela,
N'importe ! Grisettes douces,
Princesses à tralala,
Brunes, blondes, jaunes, rousses,

Près de toi, l'astre vermeil,
Elles sont laides et ternes.
Peut-on voir en plein soleil
Le lumignon des lanternes?

Au milieu de ce troupeau,
Catins ou dames honnêtes,
Tu brilles comme un drapeau
Au milieu des baïonnettes.

XVI

AU JARDIN DE MON CŒUR

Quand vos yeux amoureux ne me sont point moroses,
Mon cœur est un jardin plein d'œillets et de roses.

Tout est joyeux, les fleurs, les couleurs, les odeurs,
Les abeilles vibrant, les papillons rôdeurs.

Les moineaux, les pinsons, les linots, les mésanges,
Tous les oiseaux grisés chantent comme des anges.

Le jet d'eau, qui gazouille aussi doux que du miel,
Semble un iris ayant pour fleur un arc-en-ciel.

Quand votre Majesté, madame, est satisfaite,
Au jardin de mon cœur tout le monde est en fête.

Mais quand vos yeux se font cruels et mécontents,
Adieu les fleurs et les oiseaux! Adieu printemps!

Les roses, les œillets, se fanent sur leur tige.
Aucune abeille, aucun papillon n'y voltige.

Mésanges et moineaux et linots et pinsons
S'en vont loin de chez moi pour chanter leurs chansons.

Otant son arc-en-ciel ainsi qu'on ôte un masque,
Le jet d'eau rauque et lourd sanglote dans sa vasque.

Tant que je n'ai pas vu vos regards adoucis,
Mon cœur est un jardin tout planté de soucis.

XVII

ÉTOILES FILANTES

Il pleut, il pleut, bergère,
Tout là-haut, tout là-bas.
La pluie est si légère
Que l'on ne l'entend pas.

Il pleut! Cela traverse
Tout le ciel et s'enfuit.
Il pleut! C'est une averse
D'étoiles dans la nuit.

Il pleut! il pleut! Peut-être
Au firmament qui dort
Un soleil vient de naître
Comme un papillon d'or.

Il pleut ! Ces étincelles
Pour nous font flamboyer
La poudre de ses ailes
Qu'il vient de déployer.

Il pleut, il pleut, mon ange!
Courons là-bas! Je veux
De cette poudre étrange
Poudrer tes blonds cheveux.

XVIII

UN MIRACLE

Pour embaumer ses toilettes,
Je lui cueillais
Des roses, des violettes
Et des œillets.

Sur sa figure rosée,
Je fis ce jeu
De secouer la rosée
Pour rire un peu.

Se cambrant à la renverse,
Le cher trésor
Ferma vite sous l'averse
Ses longs cils d'or.

Elle enflait ses belles joues
Et suffoquait,
Et soufflait avec des moues
Sur le bouquet.

Et soudain les fleurs follettes,
Filles du sol,
Œillets, roses, violettes,
Prirent leur vol,

Et partirent vers les nues
En tourbillons.
Les fleurs étaient devenues
Des papillons.

XIX

LA NOCE FÉERIQUE

La noce sera belle et riche galamment.
Sur la route, où l'or fin nous servira d'arène,
Aux chevaux pomponnés je lâcherai la rêne,
Et notre dais d'azur sera le firmament.

Je serai cuirassé de velours, moi, l'amant.
Vous serez en dentelle et satin, vous, la reine.
Nous aurons pour parents notre vieille marraine
Qui nous donne le grand soleil, son diamant.

Et tous les amoureux viendront à la soirée
Où chantera la Nuit dans sa robe moirée.
Tous viendront, les oiseaux, les fleurs, les papillons.

Ils seront deux à deux et salueront par paire
En me disant : « Seigneur, nous nous émerveillons
De voir qu'un homme ait pris l'Idéal pour beau-père. »

XX

Si tu veux, m'amour, ce soir
Nous nous en irons derrière
La maison, pour nous asseoir
Où commence la clairière.

Là, je veux, l'oreille au vent,
Te bien faire entendre comme
Les grands arbres en rêvant
Parlent tout haut dans leur somme.

Ainsi qu'un vague soupir,
Tu sentiras une à une
Leurs musiques s'assoupir
Sous les baisers de la lune.

Nous ne parlerons de rien ;
Nous ferons un grand silence
Jusqu'à temps qu'ils dorment bien
Dans la nuit qui les balance.

Alors, folle, entre mes bras
Tu riras de ne rien dire,
Et tu les éveilleras
Avec cet éclat de rire.

XXI

LA CHANSON DES CHANSONS

J'ai vu les prés, les bois, les étangs, les buissons,
Et les petits oiseaux m'ont appris leurs chansons.

Je sais, faisant rouler dans ma gorge une perle,
Flûter comme un bouvreuil et siffler comme un merle.

Je connais le refrain des cailles dans le foin,
Et des perdreaux perdus qui s'appellent au loin.

Je peux dire d'un trait la cantilène douce
Que file la mésange en dansant sur la mousse.

J'ai retenu la gamme aux bonds capricieux,
Trilles de l'alouette en fusant vers les cieux.

Je répète la brusque et stridente ariette
Du pinson, du linot et de la mauviette.

J'imite jusqu'aux cris éclatant tout à coup
Du geai, du loriot, du pivert, du coucou.

J'ai gardé sûrement au cœur de ma mémoire
La romance de la fauvette à tête noire.

Enfin j'ai su noter la merveille des voix,
Le grand air tout entier du rossignol des bois.

Comment donc se fait-il que ta voix me paraisse,
O mignonne, plus belle et plus enchanteresse?

Pourquoi tous ces concerts me semblent-ils moins doux
Que ta parole quand je suis à tes genoux?

O maîtresse, ta voix gaie, amoureuse et tendre,
Ces chanteurs aimeraient eux-mêmes à l'entendre.

Viens voir les prés, les bois, les étangs, les buissons.
Je veux que les oiseaux apprennent tes chansons.

XXII

LE SOLEIL RICHE

Pour te laver du sommeil
Qui sur tes yeux pèse encore,
Viens voir lever le soleil
Dans son alcôve d'aurore.

Regarde le paresseux,
Comme il bâille! Il a l'air ivre.
On voit qu'il n'est pas de ceux
Qui vont travailler pour vivre.

Lentement il cligne un œil.
Il veut redormir peut-être.
Mais la Nuit, la veuve en deuil,
Crie en ouvrant la fenêtre :

« Allons, allons, fainéant,
Il faut sortir de la plume.
Déjà là-bas l'Océan,
Votre grand miroir, s'allume. »

Alors, se frottant les yeux,
Débarbouillé de rosée,
Le dormeur aux beaux cheveux
Met le nez à la croisée.

Et l'on voit, dans l'air léger,
D'un nuage qui rougeoie
Un vol de flocons neiger
Comme des papiers de soie.

L'un est blanc, l'autre est vermeil,
Tous sont roulés en pelotes.
C'est Monseigneur le Soleil
Qui défait ses papillotes.

XXIII

LE SOLEIL PAUVRE

Vois-tu le soleil d'hiver,
Comme il est blanc, le pauvre homme!
Comme il a l'air triste, et comme
De haillons il est couvert!

Ces haillons sont fait de brume
Que met en loques l'autan.
Le vieux soleil grelottant
Dans le ciel brouillé s'enrhume.

Pendant qu'ici nous plaçons
Nos pieds sur la cheminée,
Sa face parcheminée
A pour barbe des glaçons.

Nous grillons notre pantoufle
Contre le chenet ardent.
Lui, là-haut, nous regardant,
Sur ses doigts roidis s'essoufle.

Le gel lui gerce la peau.
Son nez coule comme un cierge.
On dirait un vieux concierge.
Tiens! il tire son chapeau.

O m'amour, quelle ruine!
Lui qu'on vit incendiant
Tout le ciel, ce mendiant
Tend la main dans la bruine.

Roulant des yeux en dessous,
Il quémande, pitoyable.
Jadis il nous fut bon diable.
Il faut lui donner deux sous.

A ce roi chassé du trône,
Pour le réchauffer un peu,
Envoie aussi fort qu'on peut
Ton baiser comme une aumône.

XXIV

Tu me demandes, rieuse
Curieuse,
Combien de jours il y a,
Combien de jours que je t'aime?
Prends-toi même
La branche d'acacia,

Prends et casse cette branche
Toute blanche
De fleurs moins blanches que toi,
Compte les fleurs et les feuilles
Que tu cueilles
Une par une, et dis-moi

Combien les fleurs et les feuilles
Que tu cueilles
Sont sur tout l'acacia;
Alors, depuis que je t'aime
Dis toi-même
Combien de jours il y a.

XXV

C'est le matin. A la fenêtre grande ouverte
Tu viens respirer l'air de la ramure verte,
Et tes yeux sont encore imprégnés de sommeil.
Aussi, pour les garder des baisers du soleil,
As-tu mis sur ta tête un grand chapeau de paille.
Quel chapeau merveilleux, étrange! Une broussaille
De rubans clairs, de fleurs folles s'ébouriffant,
Un nimbe de féerie à ton minois d'enfant.
Pour goûter la fraîcheur du jour tu te recueilles.
Tous les petits oiseaux dans leurs maisons de feuilles

Redoublent de chansons et de cris éclatants
A voir s'épanouir en toi tout le printemps.
Moi j'admire, dans la fenêtre grande ouverte,
Le bouquet chaud que mêle à la ramure verte
Ton chapeau d'arc-en-ciel, jardin des sept couleurs,
Tout fleuri de rubans, tout rubanné de fleurs.

XXVI

Eh! oui, c'est toi la plus forte!
Entre tes mains je serai
La plume ou la feuille morte
Que le vent roule à son gré.

Avec un simple sourire,
Même un tradéridéra,
Tu me feras faire et dire
Tout ainsi qu'il te plaira.

Je conviens que ta magie
Fait de moi ce que tu veux.
Tu mates mon énergie
Sous le fouet de tes cheveux.

Tu peux avec une amorce
M'irriter ou m'apaiser.
Tu peux engluer ma force
Dans le miel de ton baiser.

Un mot de ta lèvre rose,
Voilà ma bible et ma foi.
Je suis ton bien et ta chose.
Mais aussi, je sais pourquoi!

Et quand je courbe la tête,
Je me dis, tout en rampant :
« Patience! le poète
Est un charmeur de serpent. »

XXVII

LA VOIX DES CHOSES

Connais-tu la chanson des fils du télégraphe?

Avec neuf clés, ainsi qu'une lyre, il s'agrafe
Dans les blancs clochetons des sonores godets
Qui sous la porcelaine ainsi que sous un dais
Couvent la gamme errante aux fibres de la corde.
Cet étrange instrument, c'est le vent qui l'accorde;
C'est le bruit du midi, de l'aube et du couchant,
Qui lui donne son vague, et bizarre, et doux chant.

L'homme, en dressant le bois des poteaux par la plaine,
Ne s'est pas souvenu que la nature est pleine
De soupirs, de sanglots, de notes, de frissons,
Et que toute la terre est un nid de chansons.
Où son travail posait l'appareil de physique,
La nature a su mettre un peu de sa musique.

Applique ton oreille, enfant, contre le bois,
Et ton cœur entendra la voix, la grande voix,
Murmurer comme un flot sans fin, lointaine et douce.
Écoute! C'est le grain qui poind, la fleur qui pousse;
Tous les germes obscurs qui vont sourdre du sol
Et tous ceux que la brise emporte dans son vol;
Tout ce qui veut jaillir près de tout ce qui tombe,
Car la terre est berceau comme la terre est tombe;
C'est la chose qui naît et la chose qui meurt;
C'est la mystérieuse et confuse clameur
De vie universelle éparse par l'espace.

Et tout cela tient dans ces fils où le vent passe!

O maîtresse, emplis bien de ce chant tout ton cœur.
Il dit qu'il faut aimer, et que l'amour vainqueur,
Dans les ruines, dans les morts, dans les désastres,
Anime les brins d'herbe aussi bien que les astres,

Et toujours plus vivace, en efforts plus ardents,
Palpite, et vibre, et souffle, et s'allume dedans
Les coins les plus perdus de l'immense matière.
Il dit qu'à moi tu dois te donner toute entière.

Viens, je ferai chanter mes baisers sur ton corps,
Et, tel qu'un violon dominant les accords,
Le cri de notre amour, comme un fou qui s'esclaffe,
Couvrira la chanson des fils du télégraphe.

XXVIII

DANS LES FLEURS

Mignonne, allons-nous-en dans un pays de songe,
Joli, capricieux, absurde, comme vous,
Azuré d'impossible et fleuri de mensonge,
Où les arbres, les eaux et le ciel seront fous.

Regardez! Le soleil sort de chez sa maîtresse
En galant négligé du matin, pâli, las,
Tandis qu'à l'horizon traînant sa noire tresse
Elle lui jette au nez des bouquets de lilas.

Lilas de l'aube, blancs lilas semés de perles!
Mettez à votre front ce nimbe gracieux.
La diane déjà chante au gosier des merles.
Les feuilles au réveil s'ouvrent comme des yeux.

Le ruisseau qui gazouille a pour vous des cascades
De diamant ou bien des miroirs de cristal.
Les cailloux du sentier roulent des noix muscades,
Et l'écorce du bois est en bois de santal.

Le vent luxurieux sur vos lèvres dérobe
L'arome des baisers et le vol des chansons,
Et le désir troublant qui dort sous votre robe
Fait courir un frisson d'amour dans les buissons.

Et sous vos pieds, vos mains, vos regards, votre haleine,
Tout va fleurir dans la forêt d'enchantement.
De fleurs aux mille noms pour que l'herbe soit pleine,
O fée, il vous suffit de m'aimer un moment.

L'héliotrope sombre embaumant la vanille,
L'aspérule aux relents de musc, le romarin,
La marjolaine en blanc qu'on nomme la gentille,
La sauge qui dans l'air met un souffle marin,

L'encens du basilic, la myrrhe des glycines,
L'œillet qui sent le poivre et l'anis plein de miel,
La gueule ouverte rouge et or des capucines,
Le bleu myosotis, gouttelette de ciel,

La mauve, le muguet, les lis, les violettes,
Le chèvrefeuille avec ses coraux blancs-rosés,
La lavande, l'iris, le thym, ces cassolettes,
Tous les pois de senteur, ces papillons posés,

La jacinthe, l'arum, l'ache, les amarantes,
Les clochetons ambrés des pâles liserons,
Les roses, firmament d'aurores odorantes,
Tout va s'épanouir quand nous nous baiserons.

Au printemps de nos cœurs tout se mêle et s'enivre.
Étreintes de parfums, de formes, de couleurs!
Notre baiser d'aveu, comme un clairon de cuivre,
Sonne la charge en rut aux batailles des fleurs.

Mignonne, nous voici noyés dans cette foule.
Tu n'y peux échapper, c'est en vain que tu cours.
Les fleurs aiment encor sous ton pied qui les foule.
Sous nos corps enlacés les fleurs aiment toujours.

Leur sang coule embaumé du cœur de leurs calices,
Bu par les vents, pareils à des chiens maraudeurs,
Qui traînent dans l'air chaud saturé de délices
Des lambeaux de couleurs, de formes et d'odeurs.

Elles meurent d'aimer. Elles meurent, qu'importe?
Mort d'amour, ô le plus savoureux des trépas!
Et leur dernier soupir est un souffle qui porte
L'âpre besoin d'aimer à ceux qui n'aiment pas.

O mignonne, mourons comme ces fleurs qui s'aiment.
Donnons tout notre sang de désirs parfumé,
Et que les vents, grisés par nos baisers qu'ils sèment,
Aillent dire partout que nous avons aimé.

Qu'ils le disent au bois, au champ, à la ravine,
Le disent à la nuit et le disent au jour,
Qu'ils disent par sanglots notre extase divine
Au monde fatigué qui ne sait plus l'amour!

Qu'ils le disent au ciel, à la nature entière,
Qu'ils racontent que nous nous sommes épousés
Et que l'éternité de toute la matière
A fleuri ce jour-là dans un de nos baisers!

XXIX

L'ENSORCELÉ

A quoi bon la clef des champs?
C'est en vain que je la guette.
Une fée aux yeux méchants
M'a touché de sa baguette

Comme esclave je lui plus.
Moi, j'eus soif de la connaître.
Or je ne m'appartiens plus,
Car elle a changé mon être.

J'allais, fier, libre et hardi,
O femme, moi que tu mènes.
J'écoutais ce que l'art dit
A nous, ses catéchumènes.

J'espérais vivre au milieu
Des noms de gloire qu'on nomme.
Poète, on est demi-dieu.
Or je ne suis plus qu'un homme.

Mon esprit clair se voila
Dans les plis de ton corsage.
Je vis, je t'aime, voilà!
Suis-je fou? Suis-je encor sage?

Je ne sais, et je ne veux
Point le savoir. Qu'on me laisse!
Au bout d'un de ses cheveux,
Comme un chien je vais en laisse.

Je marche dans la forêt
Où l'amour tend ses lianes,
Où sa voix comme un foret
Perce l'air de ses dianes,

Où le long des verts sentiers
Ses menottes enfantines
Sèment sur les églantiers
Mon sang rouge en églantines.

Et je vais, je suis sa voix,
Je suis sa main. Que m'importe,
Du moment que je la vois,
Où son caprice m'emporte !

Je me moque bien des cieux
Et des vierges Amériques
Où s'enfonçaient les essieux
De mes grands chars chimériques.

Je me moque des rayons
Que nous, pauvres sans pelures,
Poètes, nous essayons
De mettre à nos chevelures.

Je me moque que le vent
De me voir décoiffé rie.
Plus haut que lui m'enlevant
Je vis en pleine féerie.

Il me semble que je suis
Dans l'île de la Tempête.
La sorcière que je suis
A changé mon âme en bête,

XXX

Crois-tu que mon cœur amer
Pleure ses vieilles étoiles
Et l'haleine de la mer
Dont ma nef gonflait ses toiles,

Et qu'en voyant mes agrès
Replier leurs ailes lentes,
Je songe avec des regrets
Aux grandes vagues hurlantes?

Non, je ne regrette point
Un seul de mes anciens rêves.
Je ne montre pas le poing
Au port dormant dans les grèves.

Dût sa vase m'engloutir,
J'y reste, près de la berge.
Je veux bien mourir martyr,
Mais je ne mourrai pas vierge,

XXXI

LE BATEAU ROSE

Je m'embarquerai, si tu le veux,
Comme un gai marin quittant la grève,
Sur les flots dorés de tes cheveux,
Vers un paradis fleuri de rêve.

Ta jupe flottante au vent du soir
Gonflera ses plis comme des voiles,
Et quand sur la mer il fera noir,
Tes grands yeux seront mes deux étoiles.

Ton rire éclatant de vermillon
Fera le fanal de la grand'hune.
J'aurai ton ruban pour pavillon
Et ta blanche peau pour clair de lune.

Nos vivres sont faits et nos boissons
Pour durer autant que le voyage.
Ce sont des baisers et des chansons
Dont nous griserons tout l'équipage.

Nous aborderons je ne sais où,
Là-bas, tout là-bas, sur une grève
Du beau pays bleu, sous un ciel fou,
Dans le paradis fleuri de rêve.



THERMIDOR

I

LE PENDU JOYEUX

Je te l'ai dit, je suis à toi jusqu'au trépas.
Quoi qu'il puisse arriver, je ne me plaindrai pas.
Je sais bien que l'amour est une maladie
A laquelle il n'est rien de sûr qui remédie;
Je sais que d'écouter l'ensorcelante voix,
C'est boire à pleine gorge un poison, et j'en bois.
Je connais qu'on en souffre, et je crains qu'on n'en meure.
Mais au diable demain! Je veux jouir de l'heure.
Le soir où ton beau corps entre mes bras tombait,
Si quelqu'un m'avait dit : « Ce corps est ton gibet.

— Qu'on me pende, ça va, j'aurais dit, et qu'on m'aime! »
Et j'aurais à mon cou mis la corde moi-même.
Je suis comme ce gueux qui riait de la mort,
Et qui sans peur, sans pleurs, sans regret, sans remord,
Chantait un air à boire en lâchant l'existence
Et dansait une gigue au bout de sa potence.

II

VIEILLES AMOURETTES

Aux prés de l'enfance on cueille
Les petites amourettes,
Qu'on jette au vent feuille à feuille
Ainsi que des pâquerettes.

On cueille dans ces prairies
Les voisines, les cousines,
Les amourettes fleuries
Et qui n'ont pas de racines.

O douce gerbe liée
Avec des rubans d'aurore,
Fraîche rosée oubliée,
Me parfumez-vous encore ?

Hélas ! bouquets éphémères,
Depuis cette heure lointaine
Combien de larmes amères
Ont coulé dans ma fontaine !

Des choses se sont passées
Qui m'ont changé ma jeunesse
Beaucoup trop, ô trépassées,
Pour que je vous reconnaisse.

Le dur amour qui ravage
Dans mon cœur a pris racines,
Comme un grand rosier sauvage
Aux épines assassines.

Qu'êtes-vous près de ces roses
Sanglantes, éblouissantes,
O pâquerettes écloses
Dans les prés aux vertes sentes ?

Qu'est votre parfum qui rôde
Évaporé dans la brise,
Près de l'odeur âcre et chaude
Qui me pénètre et me grise ?

O mignonnes marguerites,
Enfantines amourettes,
Hélas ! mes pauvres petites,
Je ne sais plus qui vous êtes.

Dans de vagues mausolées,
Enfants blondes, rousses, brunes,
Pour moi vous dormez voilées
Au pays des vieilles lunes.

III

L'IDÉAL

La poésie est non pas
Un idéal qu'il faut suivre
Bien haut, bien loin, tout là-bas ;
Mais c'est d'aimer et de vivre.

En cherchant la toison d'or
Les héros perdent la rive.
En aimant, pendant qu'on dort
La fortune vous arrive.

Sans écorcher du hoyau
Une terre racornie,
On découvre maint joyau
Dans notre Californie.

O chercheurs, vous descendrez
Aux puits où l'or met son trône.
Moi, dans des cheveux cendrés
Je prends des mèches d'or jaune.

Lorsque le désir rougit
Le satin de sa peau pâle,
Je baise l'endroit où gît
Cette chatoyante opale.

Sous quel roc en soupirail,
Dans quel flot, mer qui déferles,
Ses gencives de corail
Ont-elles mordu leurs perles ?

Et quel diamant phénix
Venu du pays des jungles
Vaut le clair et dur onyx
De ses roses petits ongles ?

Et ses yeux bleus, dont le ton
Est changeant, chez quels artistes,
Chez quels rois les trouve-ton,
Ces saphirs pleins d'améthystes ?

Et ses rires, ses chansons,
Quel grand cristal de Bohême
Est plus pur, plus riche en sons,
Plus vibrant, que ce poème?

Ah ! son espoir triomphant
Est une verte émeraude.
Dans ses colères d'enfant
L'éclair d'une gemme rôde.

Et mon sang sur ses habits
Fait une mer purpurine
De grenats et de rubis
Ruisselant de ma poitrine.

O rêveurs que l'idéal
Dans les nuages enrôle
Pour le vaisseau boréal
Qui cherche à trouver le pôle,

Mineurs qui vers le nadir
Vous enterrez dans le sombre
Pour voir enfin resplendir
Un filon qui fuit sous l'ombre,

Que sont vos pierres, vos ors,
Vos richesses à vous autres ?
Pauvres fous, tous vos trésors
Ne valent pas un des nôtres.

IV

Puisqu'à mon fauve amour tu voulus te soumettre,
Il faudra désormais le nourrir comme un maître;
Et tu sais qu'il est plein d'appétits exigeants.
Un féroce mangeur ! Il n'est pas de ces gens
Qu'un morceau de pain sec rassasie et contente.
Ce qu'il demande, lui, c'est ta chair palpitante,
C'est ton corps tout entier, c'est ton être absolu;
Et tout le nécessaire et tout le superflu
Seront à peine assez pour notre convoitise.
Madame, il faut nourrir le feu, quand on l'attise.

V

REPAS CHAMPÊTRE

Sous la branche de houx vert,
Attendant que tu paraisses,
Je fais mettre le couvert
Des baisers et des paresses.

Pour nous donner l'air frugal
N'ayons que des fruits, ma chère.
Mais tu verras quel régal
Et comme on fait bonne chère !

Pour fraises nous cueillerons
Tes deux lèvres que tu fronces.
Je trouverai des meurons
Sur tes caprices pour ronces.

Le bigarreau se promet
D'être à ton oreille un lobe.
La framboise est au sommet
De tes blancs tétins en globe.

Ces fruits qu'Avril adulait,
Mangeons-les sans défaillance
En les mêlant à du lait
Au fond des plats de faïence.

A l'ombre des frais noyers
Buvons le vin délectable.
Puis à midi, soûls, noyés,
Nous dormirons sous la table.

Et lorsque viendra le soir
Solennel qui nous assomme,
Balancer son encensoir
Sous le nez de notre somme,

Lors, sans vouloir écouter
Quoi que ce soit, quoi qu'on dise,
Recommençons un goûter
D'amoureuse gourmandise.

VI

RONDEAUX MIGNONS

La rosée
S'envole et remonte aux cieux
Quand le soleil radieux
L'a baisée.
Ainsi des pleurs de mes yeux
S'évapore, quand tu veux,
La rosée.

Rossignol,
Ton doux chant sous la ramée
Semble la voix enrhumée
De Guignol,
Lorsque de ma bien-aimée
Chante la voix parfumée,
Rossignol.

L'hirondelle
S'en revient quand le printemps
A chassé les noirs autans
A coups d'aile.
Ainsi tes ris éclatants
Ramènent de mes vingt ans
L'hirondelle.

Mes amours
Sont comme un vin qui détone
Et fait craquer de l'automne
Le velours.
Et je chante, et je festonne,
Et je ris, lorsque j'entonne
Mes amours.

VII

Pourquoi donc t'habiller si matin, ma chérie ?
Pourquoi me dérober si tôt ta chair fleurie ?
Non, ne mets pas encor tes seins au cachot noir
De ton corsage ; garde un peu ce long peignoir
Qui moule ton beau corps tout nu sous la dentelle,
Et dont la manche large a comme un frisson d'aile.
Nous irons au jardin boire un coup de printemps,
Mouiller dans les gazons ta traîne aux plis flottants,
Voir les fruits que je mords et les fleurs que tu cueilles,
Nous rafraîchir les yeux dans les yeux vert des feuilles,

Et respirer l'aurore ainsi que deux oiseaux.
Viens, tes frisons de soie, en dépit des réseaux,
S'envoleront au souffle amoureux de la brise;
Tu verras au travers, dans l'aube qui s'irise,
Blonds et fins, les crêpons d'un nuage vermeil,
Et tes cheveux seront avec ceux du soleil.

VIII

LE GALANT JARDINIER

Lorsque dans votre jardin,
Mignonne, j'entrai soudain,
Vous avez fui comme un daim.

Vous avez caché vos craintes
Dans des coins en labyrinthes;
Mais j'ai suivi vos empreintes.

J'ai su voir, même embrouillés
Parmi les gazons mouillés,
Les baisers de vos souliers.

Et, bon chien chassant de race,
Mon flair que rien n'embarrasse
A retrouvé votre trace.

Enfin mes yeux obstinés
Dans l'ombre où vous vous tenez
Voient le bout de votre nez.

« Rendez-vous ! Ou je saccage
Tous les arbres du bocage
Pour mettre l'oiselle en cage. »

Alors, d'un rire moqueur
Vous avez ri de bon cœur
A la barbe du vainqueur.

« Riez ! mais il faut promettre
Que j'aurai le droit de m'être
Introduit là comme un maître,

Et que dans ce beau verger,
Ainsi qu'un galant berger,
Vous même allez m'héberger. »

Alors, tel qu'un vin qui mousse,
Inondant votre frimousse
Vos pleurs ont mouillé la mousse.

« Pleurez! Tout est superflu.
Je suis le maître absolu.
J'aurai ce que j'ai voulu. »

Alors, craignant ma colère,
Voyant qu'il fallait me plaire,
Vous avez chanté lanlaire,

Tra la la, turlututu,
Au nez de votre vertu,
Et m'avez dit : « Que veux-tu? »

J'ai mis ma main dans la vôtre,
Et, faisant le bon apôtre,
J'ai dit: « Une chose ou l'autre. »

J'ai dit: « Bah ! comme des fous
Allons tout droit devant nous,
Pour voir si vos fruits sont doux.

Je voudrais goûter, les unes
Après les autres, vos prunes,
Qu'elles soient blondes ou brunes.

Et si vous ne m'empêchez,
En dépouillant vos pêchers
Je ferai des gros péchés.

Même, si mon espoir ose,
Je pourrai cueillir la rose
Que votre main blanche arrose. »

Alors tu cédas. Alors
Tu m'abandonnas ton corps,
Ton jardin plein de trésors.

Ces fruits dont l'odeur allèche,
Ces beaux fruits que l'été lèche
Et mûrit à coups de flèche,

Ces fruits fermes, savoureux,
Que mes désirs amoureux
Savaient être faits pour eux.

Ces fruits d'or et d'émeraude
Sur lesquels l'abeille rôde
Et prend du miel en maraude,

Je pus selon mon plaisir
Les toucher et les choisir
Et m'en repaître à loisir.

Maintenant, sans qu'on m'évince,
Au jardin je suis un prince
Absolu dans sa province.

J'ai droit de vie et de mort
Sur les fruits que sans remord
Ma main palpe et ma dent mord.

« Peuh ! dit m'amour, qui badine,
Es-tu bien heureux ? — Pardine !
Je jardine, je jardine. »

IX

La salive de tes baisers sent la dragée
Avec je ne sais quoi d'une épice enragée,
Et la double saveur se confond tellement
Que j'y mange à la fois du sucre et du piment.
C'est dans le même instant l'eau courante et la braise;
C'est plus chaud qu'un alcool et plus frais qu'une fraise;
Et ton souffle s'y mêle et me monte au cerveau
Comme le vent du soir grisé de foin nouveau.

X

Comment, mignonne, j'ai fait souffrir votre orgueil ?
Et vous voilà, comme un enfant, la larme à l'œil!
Voulez-vous bien finir ! Vous aurez le nez rouge.
Mais vous continuez. Votre lippe qui bouge
Mêle un peu de grimace à vos airs de grandeur.
O la petite laide! ô le vilain boudeur !
Bah ! vous avez beau faire; et malgré cette moue,
Malgré le flot salé qui brûle votre joue,
Les sourcils contractés qu'une ride rejoint,
Vous êtes belle encore et ne m'effrayez point.

Vermeille, votre peau de larmes arrosée
Est la rose au matin laissant choir sa rosée;
Vos narines, où la fureur creuse un sillon,
Palpitent comme des ailes de papillon;
Votre bouche pourprée, où la lèvre se fronce,
Semble un meuron bien mûr ensanglantant la ronce;
Votre menton crispé, que vous croyez fort laid,
Me fait songer aux plis délicats d'un œillet;
Vos yeux sont comme un ciel d'été lavé de pluie,
Plein de nuages bleus que le soleil essuie;
Votre nez n'est pas rouge, il est un rubis clair;
Et le pleur qui scintille à son bout rose, a l'air
D'un diamant qui va rouler comme un grain d'orge
Pour les deux ramiers blancs nichés dans votre gorge.

XI

Quand je vous ai mise en colère,
Votre front vermeil
Semble un bloc de glace polaire
Qui flambe au soleil.

Votre nez mignon bat des ailes
Comme un roitelet
Qui fait la chasse aux demoiselles
Dansant un ballet.

Vous froncez vos lèvres en moue;
Tel, au mois de mai,
Le bouton de fleur que secoue
Un frelon pâmé.

Les filets de vos veines bleues
Font sur votre chair
Des glycines tordant leurs queues
Sur un marbre clair.

Et vos yeux, que des lueurs vagues
Viennent sillonner,
Verts, miroitent comme les vagues
Quand il va tonner.

XII

RÉVEIL

Nous avons été des gens sages
Cette nuit, je ne sais pourquoi.
Or, ce matin, je sens en moi
Des éternités de nuages.

Toi-même sur ton front vermeil
Tu gardes des reflets nocturnes,
Et tes yeux sont comme des urnes
Où fume un restant de sommeil.

Nous avons trop dormi, ma chère.
Notre vorace amour se plaint
De n'avoir pas le ventre plein,
Lui qui fait toujours bonne chère.

Allons, mignonne, allons, debout !
Chassez-moi nos pensers funèbres.
J'ai nourri mes yeux de ténèbres,
J'ai fait des rêves de hibou.

Mais en vous voyant fraîche et rose,
J'en fais qui sont couleur de jour.
J'entends la voix de notre amour
Qui pour fleurir veut qu'on l'arrose.

C'étaient nos vœux inapaisés
Qui nous rendaient mélancoliques.
Donnons à nos cœurs faméliques
Un large repas de baisers.

C'est le remède, c'est la vie !
Tu m'enlaces ; moi, je t'étreins ;
Et mangeant le feu de nos reins,
Se tait notre bête assouvie.

Les désespoirs les plus ardents,
Les tristesses les plus farouches,
Quand nous unissons nos deux bouches,
Sont égorgés entre nos dents.

XIII

Tu dors? Ce n'est pas vrai, folle, tu fais semblant.
Tu sais bien que ton corps est plus rose et plus blanc
Quand il se laisse aller à cette nonchalance
Dans le hamac de soie où ma main te balance;
Tu sais que la langueur tranquille du sommeil
Te rend la peau plus fraîche et le sang plus vermeil,
Et que tes deux tétins, tandis que tu reposes,
Sont deux bouquets de lis et deux boutons de roses;
Tu sais que des frissons amoureux et troublants
Viennent ensoleiller la neige de tes flancs;

Tu sais que tous ces fruits dont ta chair me régale,
Je ne puis les flairer sans avoir la fringale;
Tu sais trop bien cela, friponne, et, doucement,
Sûre de me tenter, tu souris en dormant;
Car tu sens mon désir dont le regard flamboie
Planer sur ton sommeil comme un oiseau de proie.

XIV

Bien avant d'avoir pu contempler à mon gré
Ta statue en chair toute nue,
J'avais vu tout ton corps, quoiqu'il me fût muré,
Et sa beauté m'était connue.

Des corsages jaloux traversant les rideaux,
Mes yeux touchaient ta gorge blanche;
Et j'avais deviné la chute de ton dos,
Ta croupe, ton ventre, ta hanche,

Ton mollet rond, ta cuisse au contour ferme et plein,
Rien qu'à voir ta cheville preste.
Le bas de jambe est comme un espion malin
Qui trahit les secrets du reste.

XV

Depuis lors je t'ai tenue
Entre mes doigts curieux.
J'ai vu ta chair toute nue
    Sous mes yeux.

J'avais bien deviné juste
Tes invisibles trésors,
Tes flancs, tes reins et ton buste,
    Tout ton corps.

Il faudrait un dithyrambe
Pour célébrer tes appas.
Car, sang-dieu ! ton bas de jambe
    Ne ment pas.

XVI

Son corps est d'un blanc monotone
Comme la neige sur les champs ;
Mais sa toison semble un automne
Doré par les soleils couchants.

Ses seins droits ont la pointe aiguë
Ainsi que la ronce des murs
Et sont froids comme la ciguë
Pleine de poisons doux et sûrs.

Dire l'odeur de sa peau fraîche,
Aucun parfum ne le saurait,
Ni le foin séché dans la crèche,
Ni l'haleine d'une forêt,

Ni le thym, ni la marjolaine,
Ni le muguet, ni le cresson
Nourri des pleurs de la fontaine
Et tout baigné de sa chanson,

Ni le repli des coquillages
Qui garde un arome énervant,
Souvenance d'anciens sillages,
D'algues, de marée et de vent.

XVII

BEAUTÉ MODERNE.

Certes, tu m'éblouis quand tu es toute nue.
Ainsi l'âpre soleil de juin, brûlant la nue,
Fait baisser le regard par sa flamme irrité.
Tu ressembles alors à quelque déité
Splendide arrondissant le contour de ses lignes
Dans un marbre plus blanc que la plume des cygnes.
Mais je t'admire autant, je te veux plus encor
En moderne beauté, quand un savant accord
De rubans, de chiffons, de robe revêtue,
Dans la toilette étreint ta vivante statue.

J'aime l'étroit corsage où tes seins à l'étroit
Semblent deux étalons qui se cabrent tout droit.
J'aime ton bras sortant à demi de la manche
Où la dentelle écume autour de ta chair blanche.
J'aime ton buste fier cuirassé de satin.
J'aime ton pied cambré, frétillant et mutin
Sous les boutons de la bottine mordorée.
J'aime ta jupe énorme à la traîne éplorée
Qui fait comme un fouillis épars de noirs cheveux
De ta croupe onduleuse à ton mollet nerveux.
J'aime à sentir ployer tes reins, fondre ta taille,
Dans le froufrou soyeux et craquant de la faille.
J'aime tes bracelets, tes bagues, tes bijoux,
Tout ce que ton caprice enfant a pour joujoux.
Et rien ne me rend fou, frénétique, idolâtre,
Comme l'éclat de tes toilettes de théâtre,
Quand, faisant palpiter au bout fin de ton gant
Comme un grand papillon l'éventail élégant,
Avec des airs de reine et des rires de fée,
La poitrine en avant, la tête ébouriffée,
Tu te plais à montrer aux lustres envieux
Tes diamants aigus qui poignardent les yeux.

XVIII

AU THÉATRE

Nous n'étions pas au fond d'une baignoire obscure,
Mais en pleine avant-scène. Oh! j'ai mal conservé
Dans ma mémoire si l'on jouait de l'Hervé
Ou du Donizetti : je n'en avais pas cure.

Nous nous tenions la main. Je sentais la piqûre
Du désir s'enfoncer dans mon cœur énervé;
Et le désir croissait, de se voir observé.
Oh! l'âpre volupté que le danger procure!

Nous aurions pu si bien nous embrasser chez nous,
Où j'aurais mis ton corps tout nu sur mes genoux
Pour te porter au lit comme un enfant qu'on couche.

Mais ici, c'était fou! Tous ces yeux à l'entour!
Soudain je fis claquer mon baiser sur ta bouche,
Et ce baiser valait toute une nuit d'amour.

XIX

UNE FANTAISIE

C'est toi qui l'as voulu. Tu faisais ton devoir
De femme curieuse, et ton désir de voir
Était si fort que j'ai cédé, petite folle.
Comme un saint fatigué du poids de l'auréole
Qui voudrait dans l'enfer se promener un peu,
Comme un enfant gâté qui joue avec le feu,
Il te plaisait d'entrer au cœur de la fournaise
Où le Paris viveur fait la noce à son aise.
Et c'est pourquoi je t'ai conduite sans ennui,
Dans un de ces cafés ouverts toute la nuit,

Où rôde sur le gras velours d'une banquette
La Prostitution comme une chienne en quête.
Le gaz, le ruolz clair, les cristaux découpés,
Mêlaient leurs flamboiements aux fumets des soupers;
Tout chantait, les baisers, le champagne, la soie,
Les bijoux, les louis; et tu connus la joie
D'être servie, au bruit grisant du bacchanal,
Par un garçon pressé, bouffi, glabre et banal.
Quelle drôle de chose est une Parisienne!
Dans ce milieu nouveau tu semblais une ancienne.
Avec un tact exquis tu t'étais sans façon,
Pour ne pas détonner, mise au diapason.
Malgré le luxe moins voyant de ta toilette,
Malgré l'enroulement d'une chaste voilette,
Et le bon goût des fleurs qui semaient ton chapeau,
Tu sentais la débauche et portais à la peau;
Si bien qu'en te voyant les coudes sur la table,
Rieuse, le teint chaud et l'air peu respectable,
J'ai mené notre amour, les prunelles en feu,
Achever le dessert dans un cabinet bleu.

XX

Tes paroles ont des musiques cristallines.
Rien qu'à les écouter, que de fois j'ai joui!
Je pâme, les yeux clos, et presque évanoui,
Quand, pour me parler bas, dans le cou, tu t'inclines.

Ce n'est pas de ton souffle embaumant les pralines
Que je me grise alors; c'est du ton inouï
Que tu mets dans un mot quelconque, un simple oui.
Ta bouche a des façons de prononcer câlines.

Voilà ce qui me fait tous les sens engourdis.
Je t'écoute, mais sans savoir ce que tu dis,
Comme si tu parlais une langue inconnue;

Je me laisse couler dans l'extase; et je sens
Une invisible main passer sur ma peau nue,
Car tes paroles même ont des doigts caressants.

XXI

Mes désirs ne sont point lassés.
Donne-moi tes baisers, maîtresse!
Je n'en aurai jamais assez.
J'en veux boire jusqu'à l'ivresse.

Donne-moi tes baisers! Encor!
Je veux boire à ta bouche rose.
Tu me dis, et j'en suis d'accord,
Que c'est toujours la même chose;

Mais c'est toujours nouveau pourtant!
Je suis un buveur peu sévère,
De ceux qui boivent tant et tant
Qu'ils se noient au fond de leur verre.

Folle, il faut te griser aussi.
Laisse-toi donc faire, et sois ivre!
Donne tes baisers, comme si
Tu n'avais plus qu'un jour à vivre.

XXII

La possession dégoûte !
Et pourtant je te veux toute
Jusqu'à la dernière goutte.

Car, jamais désaltéré,
Sur tes lèvres je boirai
Toujours de l'inespéré.

XXIII

Encore et toujours, te dis-je!
Abîme de volupté,
Tu me donnes le vertige.
Je possède, quand je t'ai,

Plus de mille et trois maîtresses,
Plus que don Juan n'en nommait.
Ton corps peuplé de caresses
Est le ciel de Mahomet.

XXIV

LE TRÉSOR

Tu sers à mes désirs un éternel repas.
Tu peux donner toujours, tu ne t'appauvris pas.

Pour rajeunir la fleur de tes roses caresses,
Il suffit qu'après une absence tu paraisses.

Quand sans voir tes yeux bleus je reste plus d'un jour,
Je trouve un renouveau piquant dans ton amour.

Ta bouche a conservé la fraîcheur d'une aurore.
Comme avant de t'avoir, je veux t'avoir encore.

Tes charmes sont pareils au laurier toujours vert
Qui garde son printemps même au cœur de l'hiver.

Ton corps plein de secrets connaît l'art de renaître.
Je ne verrai jamais le fin fond de ton être.

Ton corps voluptueux ressemble à ce trésor
Où les Nibelungen accumulaient leur or.

On peut le dissiper comme on jette du sable,
Il en reste toujours. Il est inépuisable.

XXV

LE GOINFRE D'AMOUR

Non, non, l'amour vivant, quoi que toi-même en dises,
N'est pas un délicat épris de gourmandises
Qui grignote du bout des dents, plein de dégoûts,
Réglant son estomac, buvant à petits coups,
Craignant les larges plats et la grande rasade,
Et restant sur sa faim pour n'être pas malade.

C'est un goinfre attablé qui, plus que de raison
Enivré de vin pur, gavé de venaison,
Ote le ceinturon qui lui gêne la taille
Et, sans peur d'avoir mal au ventre, fait ripaille.
Il ne sait si demain sera jour de gala
Et veut manger de tout pendant que tout est là.

Le Temps peut survenir, majordome intraitable,
Qui dira brusquement de se lever de table,
Qui fera remporter les bons mets et les brocs,
Et vous mettra dehors avec rien dans les crocs.
Que direz-vous alors, vous, les convives mièvres,
Qui n'aurez pas touché vos verres de vos lèvres,
Qui n'aurez pas voulu repaître votre faim,
Sous prétexte de vous réserver pour la fin?
Vous n'aurez pas mordu cette dinde si grosse,
Vous n'aurez pas trempé votre pain dans la sauce,
Vous aurez fait les fins, les fiers, les délicats,
Vous aurez attendu le moment des muscats,
Des bonbons, du gâteau monté qui trône au centre,
Et vous vous en irez en vous brossant le ventre.

Pas d'indigestion, pour sûr! Et puis après?
Croyez-vous que demain vous serez sans regrets,
En songeant aux bons crûs qui rougissaient les coupes,
Au fumet des ragoûts, à la bisque des soupes,
Aux légumes charnus, aux rôtis cuits à point,
Que vous pouviez avoir et que vous n'eûtes point?
Ah! lorsque vous irez, mangeurs de confitures,
Dans la rue, en serrant les crans de vos ceintures,
Affamés et grinçant des dents comme les loups,
Vous aurez des remords, et vous serez jaloux
De ceux qui se seront gaîment garni la panse.
Mais vous aurez beau faire et vous mettre en dépense,
Et chercher autre part un semblable repas :
Ces beaux festins d'amour ne se retrouvent pas.

A la table divine où l'on doit manger vite
La jeunesse prodigue en passant vous invite.
Il faut mettre à profit cet hôte hasardeux,
Qui reçoit une fois les gens, mais jamais deux.

Maîtresse, c'est pourquoi je bois à perdre haleine,
Pourquoi je veux avoir toujours la bouche pleine,
Pourquoi mes appétits, sans paraître apaisés,
Font si large bombance au banquet des baisers.
Et ne me parle pas, toi, d'y mettre bon ordre!
Laisse-moi tout mon soûl m'emplir, bâfrer et mordre,
Me régaler de notre amour comme un goulu.
Je me ferai du mal, soit! Je l'aurai voulu.
Mais au moins, quand viendra le jour épouvantable,
S'il doit venir jamais, d'abandonner la table,
Je ne m'en irai pas, ainsi que ces piteux
Qui laissèrent passer leur bonheur devant eux;
Je m'en irai repu, la gueule satisfaite,
Le nez rouge, les pieds dansants, les yeux en fête;
Je chanterai, même en roulant dans les ruisseaux;
Je scandaliserai les bourgeois et les sots;
Et quand la Mort avec sa lanterne pâlotte
Viendra me ramasser pour me mettre à sa hotte,
Je ne sentirai pas son crochet de biffin,
Je n'aurai pas fini de cuver tout mon vin.

XXVI

Sous tes lèvres de miel quand tu fermes mes yeux,
A travers tes baisers je te vois encor mieux.
Si je ne réponds pas alors à ta caresse,
C'est qu'une pâmoison m'envahit et m'oppresse.
Mon sang ne fait qu'un tour, mon cœur manque au dedans,
Toute ma peau frissonne, et je claque des dents,
Et du haut jusqu'en bas je sens une secousse
Qui m'ébranle les nerfs, à la fois brusque et douce,
Et, se laissant couler à ce néant profond,
Ma chair dans un courant électrique se fond.

XXVII

INSATIABLEMENT

Quand tu me vois pâlir de fièvre,
Le rire écume sur ta lèvre.

Je suis las. Laisse ! Que veux-tu?
N'as-tu point usé ma vertu ?

N'as-tu pas dévoré ma vie
Et bu mon sang, inassouvie?

N'entends-tu pas tinter le glas
De tous mes désirs? Je suis las.

J'ai besoin de cesser la lutte.
Je veux dormir comme une brute.

Mais ton rire strident, moqueur,
Sonne la diane à mon cœur.

Ah! tes yeux sont des précipices
Et tes paroles des épices.

Allons, mon corps lâche, il le faut!
Condamné, baise l'échafaud.

Encor? Je ne puis plus. O rage !
La force manque à mon courage.

Mes yeux troubles vont se fermer.
Assez! Je ne veux plus t'aimer.

Je ne veux plus t'aimer? Mensonge!
Inassouvi, je t'aime en songe.

Tes doigts brûlent mes reins nerveux.
Embrasse-moi! Je puis. Je veux.

XXVIII

UN PEU DE REPOS

Ma foi, nous passerons notre journée au lit.
Le repos du combat d'amour vous amollit,
Et sur la volonté comme sur les paupières
Pose ses doigts câlins plus pesants que des pierres.
A quoi bon nous lever? Il est plus de midi.
Des langueurs vont flottant et font l'air attiédi
Dans la chambre bien close et pleine de silence.
La paresse sous nos courtines se balance,
Ainsi qu'un de ces grands papillons aux vols lourds
Qui traînent dans la nuit leurs ailes de velours.

Rien ne respire autour de nous, rien ne s'agite,
Rien ne viendra troubler la paix de notre gîte.
Oh! n'ouvrons pas les yeux, ne levons pas nos fronts!
Dormons profondément! Nous nous réveillerons
Plus tard, bien tard, pas même aujourd'hui, pas encore,
Mais demain seulement, quand, pour fêter l'aurore,
Dans le rayon filtrant par le trou du volet
Les atomes dorés danseront leur ballet.

XXIX

LENDEMAIN DE FÊTE

Qu'as-tu donc ce matin, chère? Tu n'es pas gaie.
Parce que ta frimousse est un peu fatiguée,
Ta lèvre un peu pâlie et ton front un peu lourd,
Vas-tu me reprocher d'avoir bu trop d'amour?
Laisse là ton miroir où tu me fais la moue.
Que veux-tu, moi qui n'ai point de rose à la joue,
Comme toi je ne puis être pâle au réveil.
Est-ce ma faute, à moi, si mon cuir peu vermeil,
Lui que le travail tanne et que le soleil dore,
Est plus solide au feu que ta fraîcheur d'aurore?

C'est vrai, tu gardes, toi, les traces de la nuit.
Mais cet air fatigué, tu crois donc qu'il te nuit ?
Non. Je t'aime encor mieux en ta paresse lasse,
Et ta défaite, enfant, te donne plus de grâce.
Sur tes lèvres de fraise, où courait un sang pur,
L'âpre fièvre a passé comme un glacis d'azur;
Et mes baisers ardents, qui les ont calcinées,
Font de ces roses des violettes fanées.
La pâleur de ton front mystérieux me plaît.
Ton visage aujourd'hui semble pétri de lait.
Le noir qui sous tes yeux met son estompe brune
Est comme un chaud nuage à l'entour de la lune.
Reste ! je t'aime ainsi, quand ton regard mouillé
A l'air d'un fou qui rêve et dort tout éveillé,
Quand ton corps alangui s'abandonne à ta hanche
Comme un beau fruit trop mûr qui fait ployer sa branche,
Quand ta gorge palpite et ne peut s'apaiser,
Quand tu sembles prête à mourir sous un baiser.
Reste ! je t'aime ainsi. Reste, ma pauvre chatte,
Pose bien sur mon cœur ta tête délicate,
Enlace-moi de tes deux bras mis à mon cou,
Et dors dans mon giron, chère, dors un grand coup.
Ferme tes yeux, ainsi qu'une fleur son calice.
Dors, je te bercerai, je ferai la nourrice,
Et je fredonnerai, sur des rhythmes très lents,
Les chansons que l'on chante aux tout petits enfants.

XXX

O maîtresse, ta bouche exécrable et charmante
Est un rosier fleuri de baisers chauds et frais
Qui laissent après eux comme un parfum de menthe.
On me dit que tu dois mentir. Et puis après?
        Je veux que ta lèvre mente;
        Bah! si tes baisers sont vrais!

Donc, au clair de la lune, ô chère, ouvre ta porte!
Donc, au fond de l'alcôve, ô belle, ouvre tes bras!
Ton corps est le tombeau de ma volonté morte.
Enfer ou paradis, sois ce que tu voudras.
        Baise-moi d'abord! Qu'importe
        Ce qu'après tu me feras?

Au bois vert de mon cœur ton œil mit l'étincelle.
Si tu dois en jeter les cendres quelque jour,
En serai-je plus mort ? en deviens-tu moins belle?
La souffrance n'est rien. Le tourment le plus lourd
C'est d'être un oiseau sans aile,
D'être un homme sans amour.

Va, prends ma vie, elle est à toi, je te la livre.
Écris ce qui te plaît sur ce grand vélin blanc.
Déchire, si tu veux, tous les feuillets du livre.
Mange ma chair, bois mon esprit, vide mon flanc.
Mais vivons! c'est encor vivre
Que de voir couler son sang.

XXXI

ESCLAVAGE

Je t'aime, plus je te vois!
Quand pour la première fois
Je te vis, je fus sans voix.

Devant ma vue embrumée
S'étendit une fumée
Sensuelle et parfumée;

Ainsi monte du cuveau
La vapeur du vin nouveau
Qui rend trouble le cerveau.

Lorsque tu levas ton voile,
Ton profond regard d'étoile
M'entra jusque dans la moelle;

Tel un couteau d'acier dur
S'enfonce au cœur d'un fruit mûr.
Je dus m'appuyer au mur;

Je tremblais de telle sorte
Que tu souris, toi, la forte,
Devant cette feuille morte.

Et, comme alors je sentis
Tous mes nerfs appesantis,
D'abord je me repentis.

Un rire plein de superbe
Retroussa ma lèvre acerbe.
Mais soudain, vert comme l'herbe,

J'eus, sous tes doigts souverains,
Un froid qui me prit aux crins,
A la nuque, et dans les reins.

C'était fait, j'étais en proie!
Pris dans tes cheveux de soie,
Je t'ai donné cette joie

De voir mes torts expiés;
Car ma force est à tes pieds,
Car tes yeux sont mes guêpiers;

Car devant ta beauté fraîche
Mon orgueil fume et te lèche
Comme un feu de paille sèche;

Et je trouve qu'il est bien
Que je reste à jamais tien,
Toi la chaîne, et moi le chien.

XXXII

ABDICATION

Vous ètes le Seigneur, vous êtes la Madone.
Rien ne me semble mal si votre voix l'ordonne.

Les douze stations de ce corps sans défaut
Sont mon chemin de croix jusques à l'échafaud.

Avec une de vos câlines attitudes
Nous obtiendrez de moi toutes les platitudes.

Je commettrai, s'il faut ces fleurs à vos autels,
Sept fois dans un moment les sept péchés mortels.

Si vous désirez voir le soleil de l'orgie,
Je le ferai flamber sur ma trogne rougie.

Si vous voulez d'un grand héros porter le deuil,
Je mourrai sceptre en main pour flatter votre orgueil.

Si vous ne demandez que baisers et caresses,
Je vous endormirai dans un lit de paresses.

Si votre chair s'allume au désir libertin,
Je saurai dépasser Pétrone et l'Arétin.

S'il vous faut des bijoux, de l'or, de la pécune,
Je volerai pour vous le soleil et la lune.

S'il vous plaît que par moi l'Art dieu soit abjuré,
Aux métiers les plus vils je le prostituerai.

Si le bonheur d'une autre excite votre envie,
J'aurai le mauvais œil pour lui gâter sa vie.

Si mon cœur vous distrait et vous sert de joujou,
Vous pourrez le casser comme un objet d'un sou.

Si d'un coffre-fort plein vos vœux sont en gésine,
J'apprendrai sans dégoût l'usure et la lésine.

S'il vous faut un bouquet de crimes pour vos seins,
Je prendrai le couteau rouge des assassins.

Si mon meilleur ami vous fait dire : peut-être!
Pour le perdre à jamais je serai lâche et traître.

Si de mon sang versé vous voulez boire un coup,
Soyez la guillotine et coupez-moi le cou.

XXXIII

Dis-moi n'importe quoi ! porte-moi n'importe où !
Tout me plaira pourvu que ton désir le veuille.
Pour moi, je ne sais plus vouloir et je suis fou.
Tu seras l'ouragan et je serai la feuille.

Porte-moi n'importe où ! dis-moi n'importe quoi !
Quel que soit le pays, l'instant et ton caprice,
Je ne verrai que toi, je n'entendrai que toi.
Le monde est un théâtre où toi seule es l'actrice.

Dis-moi n'importe quoi ! porte-moi n'importe où !
Je ferai sans remords tes volontés sans cause.
Tout ! rien ! n'importe quoi ! n'importe où ! Je suis fou.
Je ne suis plus un homme, un moi. Je suis ta chose.

Mon cœur n'a plus de vœu. Ton désir est le sien.
Tu m'as versé le vin d'amour plein ma timbale.
Comme l'initié du mystère ancien,
J'ai mangé du tambour et bu de la cymbale.

XXXIV

A CORPS PERDU

Hurrah! Que notre nuit toujours recommencée
Soit comme une bataille aux aveuglants éclairs
Qui fasse évanouir le jour dans mes yeux clairs!
Et tant mieux si ma mort doit en être avancée!

Redouble de caresse et de rage insensée,
Jusqu'à vider mes os, jusqu'à rompre mes nerfs!
Dans des spasmes pareils au rut fauve des cerfs,
Fais saigner largement mon corps et ma pensée!

Tu peux m'ouvrir le ventre et me casser les reins.
Frappe! Je ne crains pas la mort. Ce que je crains,
C'est que ta soif d'aimer ne soit pas assouvie ;

Et je veux t'enivrer sans fin, jusqu'au moment
Où, les yeux effarés, tu briseras ma vie
Comme un ouvrier soûl brise son instrument.

XXXV

L'AMOUR MALSAIN

Non, nous ne savons plus aimer comme nos pères.
Ils aimaient en lapins. Nous aimons en vipères.

Ils avaient l'amour calme et faisaient des enfants.
Nous, nos plaisirs fiévreux ont des nœuds étouffants.

Notre bonheur n'est point le fade cataplasme ;
C'est le vésicatoire aigu qui donne un spasme.

Vous voulons ce qui tord, nous voulons ce qui mord,
Et nous fouillons la vie en désirant la mort.

La femme de nos vœux est courtisane et sainte,
Un mélange infernal d'eau bénite et d'absinthe.

Nous cherchons le poison subtil et l'art nouveau
Qui nous crispent les sens, les nerfs et le cerveau.

Nous sommes dégoûtés de l'épouse placide
Dont le baiser n'est pas rongeant comme un acide.

Vos amours, ô bourgeois, sont des fromages mous ;
Le nôtre, un océan d'alcool plein de remous.

Dans ce malström vorace et noir voguons sans trêve
Vers le ciel fantastique où fleurit notre rêve !

Tout le vieux monde, ainsi qu'une vieille liqueur
Rance au fond d'un flacon, nous fait lever le cœur.

Notre espoir, dédaigneux des paradis antiques,
Est en route pour des pays transatlantiques.

Là-bas, c'est le sol neuf, étrange, absurde, fou !
Nous voulons le trouver, nous ne savons pas où.

Mais nous fuyons l'amour ancien comme une geôle,
Et notre âpre débauche a l'inconnu pour pôle.

BRUMAIRE

I

SONNET D'AUTOMNE

Ah ! l'automne vient aux amours comme aux années !
On a beau n'y pas croire et ne l'attendre pas,
La navrante saison arrive pas à pas
Et se fait un bouquet de nos heures glanées.

Dans sa robe flottante aux nuances fanées,
Faite de velours jaune et de rouge lampas,
Sa chair de fruit trop mûr garde encor des appas ;
Mais sa bouche a l'odeur des pâles solanées.

Ses grands yeux sont brouillés comme un ciel orageux.
Orgueilleuse, méchante et folle, elle a pour jeux
De tuer les oiseaux et d'arracher les feuilles.

O mauvaise saison, semeuse de remords,
Te voilà donc ! Bientôt, pour peu que tu le veuilles,
Tous mes bois seront nus et tous mes oiseaux morts.

II

SES YEUX

Les beaux yeux bleus de notre reine
Hier par ma faute ont pleuré.
Je m'en accuse; et pour ma peine
En les chantant je veillerai.

Beaux yeux bleus aux lueurs profondes,
Comment mes vers oseront-ils
Voguer sur les mouvantes ondes
Que font vos changements subtils?

Quelles nuances sont les vôtres?
Votre azur n'est pas un moment
Comme l'azur banal des autres.
Vous êtes bleus étrangement.

Quand votre surface reflète
Un coin du ciel au ton très doux,
Je ne sais quelle violette
Fleurit, sombre et triste, au-dessous;

Et vraiment on ne peut pas lire,
Dans ce mélange qui se fond,
Si l'espérance y va sourire
Ou si le regret pleure au fond.

Sous les brouillards de la colère
Vous devenez noirs et couverts;
Et quand la gaîté vous éclaire,
Vous étincelez de feux verts.

Parfois c'est gris à fendre l'âme;
Parfois brûlant d'éclat moqueur;
Puis, soudain, froid comme une lame
Qui plonge en sifflant dans un cœur.

Passe un rayon dans une larme,
Rire du soleil sur la mer,
Et vos tristesses ont un charme
Délicieusement amer.

Mais surtout, ô chère maîtresse,
J'aime tes regards de velours,
Alors qu'à mon cœur en détresse
Ils versent les opiums lourds,

Et qu'ils font taire les querelles
De mon désespoir soucieux
Qui s'endort en ouvrant les ailes
Dans le firmament de tes yeux.

III

Ne sois donc pas méchante, ô ma petite fille!
C'est si doux, c'est si bon, vois-tu, d'être gentille.

Ne me fais pas ta lippe, enfant! souris-moi donc!
Qu'est-ce que je t'ai fait? J'en demande pardon.

Tu sais bien que c'est mal de t'obstiner quand même,
Et qu'un tout petit rien fait souffrir lorsqu'on aime.

Ton geste de colère et ton dépit moqueur
Me font venir de gros sanglots au fond du cœur.

Ton regard qui me fuit, ta main qui me résiste,
C'en est assez pour que tout le jour je sois triste.

Viens, je veux à deux mains te prendre par le cou.
Donne-moi tes baisers. Un? Ce n'est pas beaucoup.

Mais j'ai beau la baiser, ta bouche reste close.
J'aimerais mieux avoir mâché du laurier-rose.

IV

LA FORGE

Dans la forge qui s'allume
Tu chantonnes en forgeant
Avec un marteau d'argent,
Et mon cœur est sur l'enclume.

En veux-tu pour le bourreau
Faire une tranchante épée?
Que la lame en soit trempée
Avec mes larmes pour eau.

En veux-tu pour ta poitrine
Faire un bijou délicat ?
Cherche au centre, où se piqua
Ton image purpurine.

En veux-tu faire des clous ?
Lors il faudrait que tu prisses
Pour modèles tes caprices
Ou bien mes soupçons jaloux.

Veux-tu l'arrondir en sphère ?
C'est le mouler sur ton sein.
Mais ton désir assassin
Le forge pour n'en rien faire.

Tu ne veux que t'amuser,
Et tu frappes, forges, cognes,
Pour voir mon cœur que tu rognes
Sur ton enclume s'user ;

Et tu ris comme une folle,
Quand, sous ton marteau vainqueur,
Du bloc rouge de mon cœur
Le feu vivant qui s'envole,

Pétillant, éblouissant,
Semant d'étoiles la forge,
Vient éteindre sur ta gorge
Ses étincelles de sang.

V

Ses cheveux formant sa coiffure lumineuse,
Elle se promenait, la belle matineuse,
Dans le petit jardin planté de grands rosiers.
Vous la trouviez si belle, oiseaux, que vous n'osiez,
Voyant qu'elle rêvait, troubler sa rêverie
Même de votre voix amoureuse et fleurie.
Elle portait, la fée, une baguette en main.
Nonchalante, parmi les herbes du chemin
Traînant les plis brumeux de sa robe légère,
On eût dit, sous le ciel très tendre, une bergère

Dans un pays tout bleu, tout rose, tout riant,
Où la brise rimait des vers de Florian.
Quoi ! c'est bien elle? Où donc est son regard farouche
Et le rire qui mord les deux coins de sa bouche ?
Je ne reconnaissais rien d'elle en cet instant.
Mais tout à coup, parmi les rosiers s'arrêtant,
Du bout de sa baguette ainsi que des rebelles
Elle décapita les roses les plus belles,
M'en offrit une, la plus rouge, en rougissant,
Et sourit de m'y voir mettre les doigts en sang;
Et, comme j'effeuillais la fleur dans sa poitrine,
Ses yeux aigus m'entraient au cœur comme une épine.

VI

FAÇON DE MADRIGAL

Vous comptez trop sur mon amour;
Vos beautés vous rendent trop sûre;
La nuit vous pansez la blessure
Que vous égratignez le jour.

Mais si j'aime trop ma blessure
Pour renoncer à votre amour,
Je profiterai quelque jour
D'une heure où vous serez moins sûre,

Et pour m'enfuir de mon amour
Prenant la route la plus sûre,
Je me ferai quelque blessure
Qui mettra tout mon cœur à jour.

Alors, chère, soyez-en sûre,
Vous pleurerez ce triste jour
Où je vomirai votre amour
Par la bouche de ma blessure.

VII

LES DEUX LITS

Jadis, quand vous m'étiez douce,
Vous me faisiez de vos mains
Un lit bien chaud dans la mousse,
Plein d'œillets et de jasmins.

Aujourd'hui vous m'êtes dure;
Tous deux nous nous maudissons;
Et je couche à la froidure
Sur des peaux de hérissons.

VIII

LE DERNIER CADEAU

Lorsque je serai mort, mignonne,
Je ne veux pas être enterré,
Car ma chair ne serait pas bonne
Pour engraisser l'herbe d'un pré.
J'ai trop pleuré.

Tu t'en iras chez les orfèvres,
Portant dans un coin de ton drap
Ma mâchoire, mon nez, mes lèvres,
Mes yeux que ta main séchera,
Et cœtera.

Tu diras : « Voici l'héritage
Que m'a laissé mon cher amant.
Las ! il n'avait pas davantage.
Mais tout cela vaut bien vraiment
Un diamant. »

Et comme leurs bouches épaisses
Riront de nous et de ce troc,
Tu mépriseras ces espèces,
Et tu laisseras là leur stock
D'objets en toc.

Mais tu feras de tes mains prestes,
Avec quelques fils de laiton,
Des bijoux taillés dans mes restes
Pour ton doigt, ton oreille, et ton
Rose téton.

Mes lèvres rouges comme braise,
En cercle dur s'arrondissant,
Autour de ton doigt qui les baise
Formeront un éblouissant
Anneau de sang.

A tes oreilles délicates
Mes yeux jaunes scintilleront
Ainsi que de claires agates,
Et de tout près contempleront
Ton beau col rond.

Mes dents, collier de perles fines,
Aimant tes seins, iront entre eux
Juste au milieu des deux collines,
Ainsi qu'un ruisselet pierreux
Dans un val creux.

Mais au lieu de la croix chrétienne,
Comme un rubis plein de soleil
Tu pendras au bout de leur chaîne
Mon nez que mes pleurs au réveil
Ont fait vermeil.

Et, parée ainsi qu'une idole,
Prenant pour avirons mes bras
Et ma carcasse pour gondole,
Aussi loin que tu le pourras
Tu vogueras,

Remontant, à la découverte
De nos anciens paradis,
Le fleuve où, noyés sous l'eau verte,
Flottent nos amours de jadis.
De profundis!

IX

JOURNÉE FAITE

Le temps n'est plus où nous allions courir les champs
Pour voir l'Aube frileuse en sa robe coquette
Au seuil de l'Orient jouer à la raquette
Avec les flocons d'or des nuages changeants.

Le temps n'est plus où nous allions ouïr les chants
Du peuple matineux qui sous les bois caquette.
Midi lui-même est loin. Le soir brun s'empaquette
Dans le manteau doublé de pourpre des couchants.

Mignonne, il est bien tard déjà. Notre journée
Dans le four de la nuit sera vite enfournée,
Et bientôt notre amour dormira son sommeil.

Il s'éteint. Je le sens devenir une image.
Il est parti, l'oiseau matin, l'oiseau vermeil!
J'entends chanter minuit, l'heure au sombre plumage.

X

BILLET DE FAIRE PART

De profundis ! Monsieur, madame,
Vous êtes priés d'assister
Aux funérailles de *ma flamme*
Que dans la terre on va porter.

Elle avait nom mademoiselle
Rose, Blanche, Espérance, Amour.
Mais elle n'était plus pucelle,
Bien qu'elle eût sept ans moins un jour.

Hier, à dix heures et demie,
Elle est morte d'un mot moqueur,
Et peut-être aussi d'anémie,
En son domicile, mon cœur.

De la part de son pauvre père,
Qu'elle rendit heureux jadis
Et qui maintenant désespère.
Priez pour lui ! De profundis !

XI

L'HERBE SANS NOM

Je connais un pré rempli
De marguerites fanées,
Où, parmi les solanées,
Pousse l'herbe de l'oubli.

Cette fleur au suc étrange
Verse le sommeil épais
Et procure un peu de paix
Au malheureux qui la mange.

Lorsqu'un loup vorace mord
Un agneau, la pauvre mère
En broutant la plante amère
Plus ne pense à l'enfant mort.

Contre la voix carnassière
Du vieux souvenir vainqueur
Qui hurle au fond de mon cœur,
J'ai cueilli l'herbe sorcière.

Dans le plus grand plat qu'on eût
Je l'ai mangée en salade.
Je me suis rendu malade ;
Mais l'oubli n'est pas venu.

XII

Quand je suis loin, je suis cependant près de toi,
Car toute ma pensée habite sous ton toit.

Comme un bélier laissant de sa laine à la crèche,
J'ai laissé des baisers chauds sur ta gorge fraîche.

J'ai beau ne point t'avoir près de moi ; si je veux,
Mon souffle peut d'ici chanter dans tes cheveux.

C'est en vain que l'absence à mes mains te dérobe ;
Je suis sûr que tu sens mes mains froisser ta robe.

Mes désirs caressants traînent dans tes chiffons.
Tu dois me voir passer dans tes miroirs profonds.

Mon amour a muré ton corps dans une geôle.
Mon souvenir jaloux t'a marquée à l'épaule.

Mon souvenir te tient comme dans un gluau.
Cette chemise en soufre est collée à ta peau.

Le jour, quand ton pouls bat la charge de la fièvre,
C'est que mon souvenir vient te mordre à la lèvre.

Le soir, quand ton sang bout comme un damné d'enfer,
C'est que mon souvenir vient allumer ta chair.

La nuit, quand ton sommeil est un combat sans trêves,
C'est que mon souvenir vient violer tes rêves.

XIII

AIR RETROUVÉ

Rien n'est fini. Tout recommence.
Rupture toujours ajournée !
C'est comme un vieux bout de romance
Qu'on chanta toute une journée.

Un moment on croit qu'on l'oublie.
On marche sans en avoir cure.
Mais la ritournelle abolie
Couve dans la mémoire obscure.

Un beau jour qu'on prête l'oreille
A des bruits vagues, l'on s'étonne
D'entendre la petite abeille,
Qui dans sa ruche encor chantonne.

Et voilà qu'on redit sans trêve
Le bout oublié de romance.
On retourne à son ancien rêve.
Rien n'est fini. Tout recommence,

XIV

REGAINS

Le fruit mûr tombe en automne,
L'arbre sec meurt en hiver;
Et c'est pourquoi je m'étonne
De la fraîcheur monotone
Qu'a notre amour encor vert.

Oui, depuis plusieurs années
Que notre Avril est passé,
Bien des fleurs se sont fanées,
Bien des herbes, qui sont nées
Avec nous, ont trépassé.

Plus d'une espérance folle
A germé sous notre ciel,
Puis, triste, a clos sa corolle
Sans qu'une abeille qui vole
Y vînt parfumer son miel.

Nos voluptés apaisées
Ont ressemblé bien des fois
Aux feuilles mortes, brisées
Par la lourdeur des rosées
Qui sont les larmes des bois.

Tes rancœurs et mes colères,
Comme un soleil irrité,
Ont tari des sources claires
Où nos bêtes familières
Aimaient à boire l'été.

Capricieux et sans causes,
Tes feux en glace changés
Ont, Thermidors et Nivôses,
Tour à tour roussi des roses
Et gelé des orangers.

Mes désirs fous et sans trêves,
Comme des vents furibonds
Ont dispersé sur nos grèves
Le sable uni de tes rêves
Dans leurs vertigineux bonds.

Et malgré tout, ô mignonne,
Malgré le soleil, l'hiver,
L'orage, le vent, l'automne,
Dans son Avril monotone
Notre amour est encor vert.

Notre amour est la prairie
Où, malgré les fenaisons,
L'herbe n'est jamais flétrie;
Et la luzerne fleurie
Qu'en chantant nous y faisons

A des pousses toujours fraîches,
Regains jamais épuisés,
Où nous menons hors des crèches
Paître loin des herbes sèches
Le troupeau de nos baisers.

XV

LE VIOLON

Mon cœur est un violon
Sur lequel ton archet joue,
Et qui vibre tout du long,
Appuyé contre ta joue.

Tantôt l'air est vif et gai
Comme un refrain de folie,
Tantôt le son fatigué
Traîne avec mélancolie.

C'est la chanson des baisers
Qui d'abord court, saute et danse,
Puis en rhythmes apaisés
S'endort sur une cadence.

C'est la chanson des seins blancs
Qui s'enflent comme des vagues,
Puis qui se calment, tremblants
Comme un lac aux frissons vagues.

C'est la chanson de ton corps
Qui fait chanter ses caresses,
Puis s'éteint dans des accords
De langoureuses paresses.

C'est la chanson qui rend fou.
Rends-moi fou, ça te regarde;
Mais si tu fais trop joujou
Sur le violon, prends garde!

Prends garde! l'âme est debout;
Les quatre cordes, tordues
Sur les clefs tout près du tout,
Jusqu'à casser sont tendues.

Et pourtant, ô fol archet,
Sur ces cordes tu gambilles
Comme ce clown qui marchait
En dansant sur des coquilles.

Tu vas, tu les prends d'assaut,
Et tu mords leur nerf qui vibre,
Et tu bondis, et d'un saut
Tu leur fais grincer la fibre;

Et pleurant à pleine voix,
Pour si peu que tu le veuilles,
Les cordes, l'âme et le bois,
Tremblent ainsi que des feuilles.

A force de t'amuser
En caprices trop agiles,
Tu finiras par user
Les pauvres cordes fragiles.

Rompu comme un vieux tremplin,
Déjà le bois perd sa force,
Et sur l'âme qui se plaint
Il se fend comme une écorce.

Un jour, sous un dernier coup,
La merveilleuse machine
Entre tes doigts et ton cou
Laissant craquer son échine,

Dans un tradéridéra
Ou quelque autre galipète
L'instrument éclatera
Comme une bulle qui pète.

Prends garde ! le bois méchant
Entrera dans ta main douce;
Les cordes en se lâchant
Te cingleront la frimousse.

Alors l'archet, mais en vain,
Regrettera ses folies;
Car du violon divin
Et des cordes abolies

Il ne te restera plus
Qu'un trait bleu sur ta peau mate,
Des repentirs superflus,
Et puis du sang sur la patte.

XVI

RÉVOLTE

J'étaislas, je m'éloignais,
Quand tu m'as pris les poignets.
Je t'implore;
Mais, serrant tes doigts nerveux,
Tu me dis : « Non, je le veux,
Reste encore. »

Puis, comme j'osais nier
Que je fusse prisonnier
Et ta proie,
Tu m'as mis deux bracelets
Faits de tes cheveux follets,
Or et soie.

Et, vaincu, je suis resté,
Abdiquant ma liberté
Reconquise;
Et, lâche, j'ai derechef
Ployé mon cœur et mon chef
A ta guise.

Toi, tu t'amuses beaucoup
De ta force encore un coup
Saine et sauve,
Et tu dis que mon orgueil
Se dompte au doigt et à l'œil
Comme un fauve.

Mais approche, et tu verras
Que les muscles de mes bras,
En pelotes,
Gonflés, plus durs que du fer,
Sont prêts à jeter en l'air
Les menottes.

Songe à ma force. Tu sais
Avec quels poids insensés
Ma main jongle.
Songe, et tremble, tu le dois;
Car le sang perle à mes doigts
Sous chaque ongle.

Lis dans mes yeux : on y lit
Que la colère m'emplit
Fibre à fibre,
Qu'à la fin je suis à bout,
Et qu'en moi le désir bout
D'être libre.

Donc, folle, ne ris pas tant !
Il est tout proche, l'instant,
Le suprême,
Où je broierai sans rien voir
Mon amour et ton pouvoir
Et toi-même.

XVII

LES POISONS INUTILES

J'avais pris en dégoût les fadeurs de la rose,
Héliotropes, lis, violettes, œillets.
C'étaient les sombres fleurs que de pleurs on arrose,
C'étaient les fleurs de deuil qu'en ce temps je cueillais.

Absinthe blanchissante aux feuilles découpées,
Ombelles de ciguë à l'ombre des vieux murs,
Langues de jusquiame ayant des fils d'épées,
Pommes de mandragore, astres des lieux obscurs,

Ellébore de nuit qui rosis les collines,
Aconits d'or, ors verts, ors jaunes, ors vermeils,
Datura, dont le fruit armé de javelines
Berce en son orbe creux un nid de lourds sommeils,

Pétale blanc piqué de points noirs, belladone,
Fleurs de deuil, fleurs de mort embaumant les poisons,
Vous formiez le bouquet dont j'ornais ma Madone,
Vous qui soûlez les cœurs et tuez les raisons.

J'espérais la dompter quand elle serait morte,
Et je comptais ainsi n'en être plus jaloux.
Mais plus que vos poisons la Madone était forte.
Elle riait, montrant ses dents comme les loups;

Elle noyait sa face au fond de vos calices,
Buvait à pleins poumons la mort qui débordait,
Et sa bouche si rose, avec d'âpres délices,
Était plus rose encor quand elle vous mordait.

XVIII

Sur mon beau jasmin d'Espagne
Trois oiseaux de la campagne
Ce matin se sont posés.
J'ai dit : « Puisque je vous loge,
Chantez-moi deux mots d'éloge
Pour ma mie et ses baisers. »

Le pinson et l'alouette
Ont fait une pirouette,
Et sont partis tout à coup.
Le troisième, d'un air grave,
Pour qu'en mon cœur je le grave,
Reste et dit : « Coucou ! coucou ! »

XIX

Et pourtant la marguerite
Où notre amour est écrite,
Blanche autour d'un bouton d'or,
La fleur charmante et fatale
Toujours au dernier pétale
Dit que tu m'aimes encor.

Elle dit, la pâquerette :
« Un peu, beaucoup » et s'arrête
Avec « passionnément ».
Mais c'est une fleur, et dame !
Une fleur n'est qu'une femme.
Peut-être bien qu'elle ment.

XX

JALOUSIE

Ah ! n'entame pas la lutte,
Desdemona ;
Car hier en moi la brute
Se démena.

Dans la cage, ton alcôve,
Gare au danger !
Ma jalousie est un fauve
Qui peut manger.

Une rage me rend ivre
En y pensant,
Et mes yeux couleur de cuivre
Sont pleins de sang.

Je sens grincer mes mâchoires.
Tu le sais bien
Que dans mes colères noires
Je ne vois rien.

J'oublierais tout, notre joie,
Tes baisers frais.
Tu ne serais qu'une proie
Que je mordrais.

Ou, comme Othello le More,
Comme je dois,
Je prendrais ton cou d'aurore
Entre mes doigts,

Et ne voulant pas, farouche,
T'ouïr crier,
Je te mettrais sur la bouche
Un oreiller.

XXI

LE CARNET

Ah! je suis une canaille !
Je ne sais rien garder pur.
J'avais un carnet d'azur
Avec des coins en écaille;

Sur le papier japonais
Plus fin qu'une peau de rousse,
Fleurissait toute une pousse
De rondeaux et de sonnets ;

Comme une bande écolière
Les vers peuplaient ces buissons ;
Le carnet plein de chansons
Avait l'air d'une volière;

Mais un matin, j'étais fou,
Pour que son bec la saccage
Je fais entrer dans la cage
La jalousie, un hibou.

Et tous mes chanteurs d'aurore
Ont été mangés par lui.
Les plus alertes ont fui
Et je les attends encore.

Sur mon carnet, sur le sol
Où s'effeuillaient lis et roses,
Sur ces délicates choses
J'ai versé du vitriol.

XXII

LE BOUQUET

Dans un verger d'avril tout peuplé de fleurs brèves
J'ai dépouillé gaîment l'arbre où croissent les rêves.

Avec un beau ruban du bleu le plus coquet,
Pour porter sur mon cœur j'en ai fait un bouquet.

Puis je l'ai mis dans l'or, au milieu de ma chambre
Qu'il emplissait d'anis, de miel, de poivre et d'ambre.

J'ai humé les parfums capiteux et subtils
Et j'ai mêlé ma bouche au pollen des pistils.

Je me suis endormi soûl d'un sommeil étrange,
Pendant lequel j'ai cru que j'épousais un ange.

Tous ses désirs étaient pour les miens complaisants,
Et le songe a duré des jours, des mois, des ans.

Mais lorsque je me suis réveillé de mon somme,
L'ange était une femme et se moquait de l'homme;

Et mon bouquet splendide, avec son rêve fou,
Était noir et fané comme un bouquet d'un sou.

XXIII

Sous son joug las de ployer,
De gros pleurs sous la paupière,
Je dis : « Je vais me noyer. »
Elle dit : « Prends une pierre. »

Je mis la pierre à mon cou;
Mais le nœud fait, je l'accorde,
Ne me serrait pas beaucoup.
Elle dit : « Tire la corde. »

Un ruisseau coulait tout près,
Un gué, clair comme une glace,
Très peu d'eau, fait tout exprès.
Elle dit : « Changeons de place. »

Plus loin, dans un entonnoir,
Bouillonnant avec colère
L'eau faisait un grand trou noir.
Elle dit : « Voici l'affaire. »

Je dis : « Quoi! dans un tel puits!
Mais c'est la mort sans ressource! »
Elle dit : « Qui sait?... » Et puis
Elle empoisonna la source.

XXIV

NUIT D'ADIEU

Dans les bois roux, dans les bois sourds,
Entends la chanson monotone
Des bises d'octobre aux vols lourds.
Les bois enterrent dans l'automne
Leurs amours.

Ah! dans mon cœur qui se recueille
Pleure un chant plus sourd, quand je vois
Sous ta main lourde qui les cueille
Tomber nos bonheurs d'autrefois
Feuille à feuille.

Je veux t'aimer encore. Attends!
La sève bout sous mon écorce.
Je veux, comme à notre printemps,
Reverdir. J'ai toute ma force
De vingt ans.

O mignonne, aime-moi toi-même,
Reviens au vieil amour vainqueur.
L'arbre vit d'un bourgeon suprême.
Avril dure aux roses du cœur
Quand on aime.

Et si notre amour n'est plus vert,
S'il perd ses branches à la bise,
Au moins dans l'âtre large ouvert
Chauffons à son bois qui se brise
Notre hiver.

Que notre nuit d'adieu rougeoie
Comme le vin, la pourpre et l'or.
Flamme folle, flambe, flamboie!
Que ce dernier feu soit encor
Feu de joie!

XXV

INDIFFÉRENCE

J'étais tout pantelant encor de ses caresses,
Imprégné de l'odeur subtile de ses tresses,
Parfumé de sa peau, brûlant de ses baisers,
Et les hoquets d'amour, un à un apaisés,
Dans ma gorge râlante avec des plaintes douces
A peine assourdissaient leurs dernières secousses,
Quand elle se leva, calme, l'air somnolent.
Elle ne m'embrassa pas même en s'allant.
Là-bas, près du miroir, sans jouir de ma joie,
Elle remit nonchalamment ses bas de soie,

Comme, après le dessert dans un dîner banal,
La bourgeoise en causant met ses gants pour le bal.
Et je sentis alors l'abominable doute
Au profond de mon cœur s'infiltrer goutte à goutte;
Je compris ce que sa froideur me laissait voir,
Que son amour pour moi n'était plus qu'un devoir,
Qu'elle ne savait plus la volupté jalouse,
Que la maîtresse enfin prenait des airs d'épouse.

XXVI

INSOMNIE

Ah! le sommeil aussi maintenant m'est un leurre.
Plein de regrets, comme un cadavre est plein de vers,
Je veille, le corps veule et l'esprit à l'envers.
Aucun songe riant de l'aile ne m'effleure.

Et j'écoute sonner la demie après l'heure,
L'heure après la demie, et toujours, à travers
Les ténèbres, mes yeux restent tout grands ouverts.
Comme le jour est long à venir, quand on pleure!

Du temps que nous dormions l'un à l'autre enlacés,
Quoique las, nous trouvions qu'il venait vite assez.
Même il venait trop tôt dans nos nuits d'insomnie.

Mais mon cœur n'ayant plus le tien auprès de lui,
L'attente du matin me parait infinie.
Comme le jour est long à venir aujourd'hui!

XXVII

LES SORCIÈRES

O colère, ô jalousie,
Sorcières aux doigts crochus,
A la figure roussie,
Anges des amours déchus,

J'ai pénétré dans votre antre
Pour savoir la vérité.
Le cœur malade on y entre,
On en sort le cœur gâté.

Vous m'avez dans votre filtre
Et votre noir alambic
Distillé l'horrible philtre
Qui me mord comme un aspic.

Dans votre infernale forge
Dont la haine est le marteau,
Votre patte a pour ma gorge
Forgé le fil d'un couteau.

Et c'est avec votre lame,
C'est avec votre liqueur,
Que j'ai meurtri ma pauvre âme
Et soûlé mon pauvre cœur.

Sorcières de la caverne,
O gueuses, je vous maudis.
Vous avez fait un Averne
De mon divin paradis.

XXVIII

SOURIRE POLI

Je regrette le temps où nos deux cœurs jumeaux
Se querellaient. Un rien vous mettait en colère.
Vos caprices, changeants comme un spectre solaire,
Boudaient, criaient, mordaient ainsi que des marmots.

Aujourd'hui, dans vos yeux plus durs que des émaux,
L'orgueil calme fleurit tel qu'une fleur polaire.
Indifférente à tout, votre humeur me tolère
Et ne se cabre plus sous l'éperon des mots.

Ah! qu'un éclair de rage en tes regards s'allume!
Fâche-toi! frappe-moi! prends mon front pour enclume!
Déchire-moi le cœur en lambeaux! manges-en!

Réveille-toi, terrible, en tigresse des jungles!
Mais ne me jette pas, avec l'air méprisant,
Ce sourire poli, poli comme tes ongles.

XXIX

Mon cœur fut un fruit dans une haie,
Un beau fruit sanglant comme une plaie.

Chantez! l'automne s'en va.
Le petit oiseau
Sans grain et sans eau
Un beau matin se trouva.

Pour voir s'il est mûr, toutes les filles
Ont piqué le fruit de leurs aiguilles.

Chantez! l'automne s'en va.
Le petit oiseau
Au bout d'un roseau
Ferma son aile et rêva.

Une mit le fruit entre ses lèvres.
Or le fruit gâté donnait les fièvres.

Chantez! l'automne s'en va.
Sans grain et sans eau,
Au pied du roseau
Le petit oiseau creva.

Pourquoi me mords-tu? Mais la cruelle
Mange tout le fruit. Tant pis pour elle!

XXX

LA MORT DE L'AUTOMNE

Au vent du nord
Qui le bâtonne,
Le pauvre Automne
Fuit sans remord.

Le vent le mord.
Lui, dans sa tonne
Se pelotonne.
L'Automne est mort.

Et son glas tinte
Comme une plainte
Dans les derniers

Refrains de fête.
Adieu, paniers !
Vendange est faite.

XXI

Le cadavre est lourd
Qu'en mes bras je porte,
Car ma pauvre amour
Est morte.

Loin, bien loin d'ici
Que la mer m'emporte!
Qu'elle emporte aussi
La morte!

Loin! il faut m'enfuir,
Au diable! n'importe!
Je veux enfouir
Ma morte.

XXXII

Ah ! c'est en vain que je m'en vais !
Je pourrais fuir dans les étoiles,
J'emporte, figé dans mes moelles,
Ton souvenir doux et mauvais.

Dans les labeurs et les paresses
Ton souvenir me hante seul.
Tu m'as cousu dans un linceul
Fait de baisers et de caresses.

Partout ton souvenir me suit,
Femme, car ton souvenir pue,
Odeur suave et corrompue,
La chair, la mer, le rut, la nuit.

XXXIII

LE BATEAU NOIR

Je veux prendre un bateau sans boussole,
Sans rames, sans agrès et sans voiles,
Pour aller, sous un ciel sans étoiles,
Chevaucher au hasard la mer folle.

O vapeur, bous et hurle avec rage!
Tourne, tourne, âpre vis de l'hélice!
Sifflet, crie avec joie et délice,
Comme un pétrel repu dans l'orage!

Au branle étourdissant des marées,
Mouillé par les embruns et la pluie,
Les yeux pleurant de sel et de suie,
Dans les glaces du Nord démarrées,

Dans les puits des malströms qui tournoient,
Dans les rocs des écueils aux dents noires,
Près des requins ouvrant leurs mâchoires,
Tombeaux vivants des morts qui se noient,

Crevant de faim, de soif et de fièvres,
J'irai je ne sais où, seul, farouche,
Et peut-être qu'alors sur ma bouche
Je n'aurai plus le goût de tes lèvres.

NIVÔSE

I

Le ciel est transi.
Sur la terre nue
La neige est venue.
Sur mon cœur aussi.

Dans l'air obscurci
Les feuilles dernières
Roulent aux ornières.
Mon bonheur aussi.

Il fait froid ici.
Les cailles, les grives,
Ont quitté nos rives.
Ma maîtresse aussi.

II

LE PLAT DE FAÏENCE

Notre amour fut semblable à ces plats de faïence
Où l'on voit des pays fantastiquement bleus,
Des oiseaux à trois becs, des arbres onduleux,
Des saints dont l'œil qui louche est ravi de croyance,

Des buveurs digérant un jambon de Mayence,
Des chiens verts sous lesquels on lit : *Cy sont des leups*,
Des chevaux imprévus au profil fabuleux,
Des rois enluminés d'une rouge vaillance.

Notre amour fut pareil, bizarre et précieux,
Un étrange pays sous d'impossibles cieux,
Un plat bariolé de rêve et de féerie.

Plus d'un-mets savoureux y fut bien fricassé,
Nous y avons mangé des baisers en frairie.
Mais je l'ai laissé choir par terre. Il s'est cassé.

III

LES SOMNAMBULES

Quand on est amoureux, on vit
A la façon des somnambules
Qui vont, plus légers que des bulles,
Sur le bord des toits, l'œil ravi.

Le bord glissant comme de l'huile
Est sûr et ferme sous leurs pas.
Le gouffre est là, qu'ils ne voient pas,
Au bout de la dernière tuile.

Ils marchent les bras en avant
Comme s'ils priaient leurs étoiles,
Et ne sentent pas dans leurs moelles
Monter le vertige énervant.

Débarrassés des lois physiques,
Un aveugle instinct les conduit.
Les précipices de la nuit
Ont pour eux de douces musiques.

La brise qui leur parle bas
A n'avoir pas peur les engage.
L'infini leur tient un langage
Que le monde ne comprend pas.

Soutenus par un souffle étrange
Ils cheminent, silencieux,
Comme s'il allaient dans les cieux
Partir avec des ailes d'ange.

Ils vont ainsi jusqu'au moment
Où, d'un cri perçant leur oreille,
Quelqu'un qui les voit les réveille,
Et rompt le charme brusquement.

L'ange s'enfuit! Reste la bête,
Qui, soûle encor d'avoir rêvé,
Chancelle, et va sur le pavé,
Sanglante, se casser la tête.

IV

PLONGEON

C'est bien fait ! Je me suis conduit comme un oison.
Au lieu de suivre en paix le fil de la rivière,
J'ai fait le beau plongeur au fond d'une englivière
Où les limons bourbeux s'entassaient à foison.

J'en suis sorti sans souffle et pris de pâmoison
Malgré mon cœur si fort et mon humeur si fière.
On dut me rapporter au dos d'une civière.
J'étais bleu comme si j'avais pris du poison.

Et voilà ce que c'est que de n'être pas sage!
Je n'avais qu'à flotter, admirant au passage
Les arbres, les coteaux, les nuages, le ciel.

J'aurais nagé longtemps, les yeux ravis d'extase.
Le courant me berçait aussi doux que du miel.
J'ai voulu voir le fond, et j'ai bu de la vase.

V

Du pic de la cime haute
Je suis tombé comme un fou
Et me suis rompu le cou.
C'est bien fait, car c'est ma faute.

Je n'avais qu'à rester coi.
Mais j'ai voulu, trop rapace,
Saisir le bonheur qui passe
Et le retenir. Pourquoi?

Dans le ciel, à tire-d'aile,
Comme il planait d'un vol sûr,
Je pouvais bien dans l'azur
Le suivre d'un œil fidèle.

Mais, plein d'un fauve appétit,
Sans calcul, sans frein, sans règle,
J'ai fait comme le grand aigle
Qui veut nourrir son petit.

En voyant s'enfuir ma joie,
J'ai voulu la raccrocher,
Et j'ai contre le rocher
Brisé moi-même et ma proie.

VI

LE DOMPTEUR

Parce que ces fauves lions,
Les rhythmes, les mots, les idées,
Ont courbé leurs rébellions
Sous nos paroles décidées.

Parce que nous avons le sort
D'être des vainqueurs qu'on acclame
Et de dompter même la mort,
Nous espérons dompter la femme.

Et c'est en chantant des chansons
Comme un oiseau dans le bocage,
Sans peur, sans regrets, sans frissons,
Que nous pénétrons dans sa cage.

La tigresse, en effet, pour nous
Oublie un instant sa colère.
Elle vient, douce, à nos genoux,
S'étonne, renâcle et nous flaire.

Elle sent comme un vague effroi
En comprenant ce que l'on ose,
Et met sur la main de son roi
Le baiser de sa langue rose.

Humble, elle allonge sous nos pieds
Sa souple échine qui se courbe.
Mais nos gestes sont épiés
Par un regard chargé de fourbe.

O bête, je te vois encor,
Quand ta verte prunelle oblique
Me jetait dans un éclair d'or
Une menace famélique.

J'aurais dû sentir le danger;
Car tu crispais tes griffes noires,
Et le désir de me manger
Te faisait grincer les mâchoires.

Le fouet de ta queue en courroux
Flagellait tes deux flancs sans trêve,
Et tu ridais ton mufle roux
Pour miauler d'une voix brève.

Dans ta gorge aux rauquements sourds
Grondait une rage étouffée.
Mais, calme, je chantais toujours,
Sûr de ma force comme Orphée.

N'ai-je pas l'instrument vainqueur
Qui charma le fauve et la bête?
N'as-tu pas, pour l'entendre, un cœur?
On ne mange pas le poète!

Oui, tu cèdes. Malgré ta faim,
Devant le dompteur tu te vautres.
Victoire!... Mais voici la fin :
Je fus mangé comme les autres.

VII

Après tout, est-ce tant ma faute ? Elle savait
Que ma mauvaise tête a l'orgueil pour chevet,
Que mon cœur est brutal comme un oiseau rapace,
Et que je suis jaloux même du vent qui passe.
Elle savait qu'un rien fait flamber un éclair
Sauvage dans mon œil de métal jaune et clair.
Elle savait mon sang plus bouillant qu'une lave.
Alors, pourquoi m'avoir traité comme un esclave ?
Elle m'a trop bâté, tant, qu'à la fin, d'un coup,
J'ai redressé la tête en cassant mon licou.

VIII

L'ARMADA

Sur une mer cramoisie
Aux feux roses du levant
Quand j'ai lancé dans le vent
Les nefs de ma fantaisie,

Tous ces bateaux amoureux,
Plus frais qu'une matinée,
Sur la vague satinée
Avaient un ciel fait pour eux.

Ils voguaient à pleines voiles,
Et les chants des matelots
Faisaient sourire les flots
Et se pâmer les étoiles.

Tous les parfums de l'avril
Doraient l'azur sur leurs têtes.
Ils ignoraient les tempêtes,
Et la peur, et le péril,

Et les trombes abhorrées,
Et le mistral, et l'autan,
Et les banquises flottant
Sous l'haleine des Borées.

Mais un jour de noirs soupçons,
De jalousie et de rage,
La grande voix de l'orage
A fait taire leurs chansons.

La mer, comme une mégère
Bondissant les crins épars,
Aux vagues, ces léopards,
Jeta la flotte légère.

Et, meurtris sur les écueils,
Mes bateaux sans mâts ni voiles
Font sous les pleurs des étoiles
Une armada de cercueils.

IX

PEINES PERDUES

Hélas! pourquoi ces pleurs dans mes yeux que j'essuie,
Et pourquoi ces soupirs dans ma gorge crevant?
Je ne puis rappeler le passé décevant,
Ni ranimer le feu dans l'âtre plein de suie.

L'amour s'est envolé, la flamme s'est enfuie.
A quoi bon soupirer, pleurer, en y rêvant,
Comme un hautbois plaintif qui se nourrit de vent,
Comme un vieux toit rompu qui se repaît de pluie?

Ah ! pauvre cœur troublé de regrets, de remords,
Tes soupirs rendront-ils le souffle aux oiseaux morts
Et tes pleurs feront-ils s'épanouir des roses?

Au fond de ta douleur tu peux les laisser choir;
Soupirs et pleurs, tout est stérile. Tu n'arroses
Qu'un linceul; et pas même, encore!... ton mouchoir.

X

« Homme aux yeux cruels, prends garde!
Tu nous écrases! Regarde
Nos cadavres sous tes pas.
Tu pleures et tu t'irrites.
Nous sommes les marguerites.
Pitié! Mais tu n'entends pas.

— Si, je vous entends, menteuses.
O peuple d'entremetteuses,
Sois-tu donc anéanti!
Mourez sous mes mains brutales!
C'est en comptant vos pétales
Que ma maîtresse a menti. »

XI

J'ai rencontré le coucou
Qui m'avait dit : casse-cou.
Il chantait, le bon apôtre!
Son amour étant fini,
Il avait quitté son nid;
Mais il couchait dans un autre.

Chante, coucou, tu fais bien.
Sans penser au nid ancien,
Dans le nouveau tu te vautres,
Et pour toi rien n'est fini.
Moi, d'avoir quitté mon nid,
Ça m'a dégoûté des autres.

XII

A MAURICE BOUCHOR

Que ta maîtresse soit ou blonde, ou rousse, ou brune,
Qu'elle vienne d'en haut, ou d'en bas, ou d'ailleurs,
Crains l'abandon certain promis par les railleurs.
La femme et ses désirs sont réglés par la lune.

Tous les amours du monde ont une fin commune.
Ta maîtresse prendra de tes ans les meilleurs
Et les effeuillera sous ses doigts gaspilleurs.
La femme est un danger quand on n'en aime qu'une.

Aime-les toutes, c'est le parti le plus sûr :
La brune aux yeux de nuit, la blonde aux yeux d'azur,
La rousse aux yeux de mer, et bien d'autres encore.

Ne fixe pas ton cœur à leurs cœurs décevants,
Mais change ! L'homme heureux est celui que décore
Un chapeau d'amoureux qui tourne à tous les vents.

XIII

PLAINTES COMIQUES

Sous la bise aigre
Qui mord,
Notre feu maigre
Est mort.

L'affreux décembre
Gelé,
Dans notre chambre
Je l'ai.

Rempli d'un sombre
Effroi,
Tout seul dans l'ombre
J'ai froid.

Hélas ! que n'ai-je
Du feu
Contre la neige
Un peu !

Opiniâtre
Espoir !
Car le pauvre âtre
Est noir.

En vain mon âme
Attend
La rouge flamme
D'antan.

Sous la bise aigre
Qui mord,
Notre feu maigre
Est mort.

XIV

BALLADE DE BONNE RÉCOMPENSE

A qui, civil ou militaire,
A pied, même en aérostat,
Trouverait le mot du mystère
Par où mon être s'enchanta,
A qui m'appellerait bêta
De pleurer encor quand j'y pense,
A celui-là j'offre recta
Quarante sous de récompense.

A qui, de Montmartre à Cythère,
Trouverait, pour qu'il l'attestât,
Fille de gueux ou de notaire
Plus belle d'un seul iota
Que la maîtresse qui fit à
Mon cœur le grand trou que je panse,
A qui de ses yeux s'abrita,
Quarante sous de récompense !

A qui rapporterait de terre,
Ou du ciel que mon vol tenta,
Mon dernier espoir, solitaire
Loin de celle qui me quitta,
Las! dans n'importe quel état,
Je lui garnirais bien la panse,
Pourvu qu'il me le rapportât.
Quarante sous de récompense!

ENVOI

O toi qui commis l'attentat,
Femme, voici, pour la dépense
De la croix de mon Golgotha,
Quarante sous de récompense.

XV

Je veux chanter ma folie
En jouant du mirliton,
Mettre à ma mélancolie
        Un nez en carton,

Et rire, et faire des frasques,
Sauter, crier dans un bal,
Suivre le troupeau des masques,
        Comme un carnaval.

Je donnerai la venette
Aux épouses des badauds
En pinçant leur gorge honnête
    Dans le bas du dos;

Et je casserai les vitres
Avec mes poings et mes pieds;
Je serai le roi des pitres
    Et des hurlubiers.

Mais en vain je fais le brave
Et je raille mes chagrins ;
Ils dominent d'un ton grave
    Le bruit des crincrins.

Mes sanglots de douleur folle
Ont crevé le mirliton,
Et mon flux de pleurs décolle
    Le nez en carton.

XVI

LES CRUCIFIÉS

Les vrais crucifiés, ce sont les amoureux.
Ils sont cloués vivants aux bras de la femelle;
L'épine dérisoire à leurs cheveux se mêle ;
Le sang perle en sueur sur leur front douloureux;

Et quand les rouges pleurs tombent de leurs yeux creux,
Aucun ange ne vient rafraîchir de son aile
La brûlure du trou béant à leur mamelle;
Un Dieu n'entr'ouvre pas le ciel exprès pour eux.

Pas même un bon larron! Golgotha solitaire!
Le désespoir qu'ils ont au cœur, il faut le taire.
Ou, s'ils osent crier « *Lamma Sabacthani* »,

Leur croix, la femme, au vent railleur se prostitue;
Et, sentant qu'avec eux leur amour est fini,
Ils meurent en doutant de la foi qui les tue.

XVII

L'HÔTE

A quoi bon insulter l'amour quand il s'en va ?
Quand il quitte le seuil, insulte-t-on son hôte ?
S'il ne fut pas aussi constant qu'on le rêva,
N'est-ce pas notre faute ?

L'avons-nous bien gardé des besoins, de l'ennui?
A-t-il trouvé chez nous les choses qu'il préfère ?
N'a-t-il pas à se plaindre? Avons-nous fait pour lui
Tout ce qu'il fallait faire?

Je crois avoir donné pourtant tout ce que j'ai.
Il eut toutes les clefs sans aucune défense.
Je ne ménageais rien pour qu'il fût hébergé
Comme un ami d'enfance.

Il mangeait à son gré, buvait comme un sonneur,
Autant qu'il en voulait, de mon vin délectable.
Je le faisais asseoir à la place d'honneur
Au bon bout de la table.

Je lui laissais cueillir mes roses à foison.
Je le menais chasser au bois et sur la lande.
Il couchait dans le plus beau lit de la maison,
Dans mes draps de Hollande.

Mais il faut bien le dire aussi, comme un marmot
Je me levais parfois grincheux, l'humeur mauvaise,
Et je restais des jours entiers sans souffler mot,
A bouder sur ma chaise.

Ma jalousie avait des désirs exigeants.
Il jurait de n'aimer que moi seul ; mais n'importe !
J'étais en rage quand il parlait à des gens
Sur le pas de la porte.

Comme il me répondait par un rire moqueur,
J'excitais contre lui mes colères malsaines ;
Je l'appelais ingrat, oublieux, mauvais cœur ;
Je lui faisais des scènes !

Si bien qu'un triste soir où je l'avais blessé,
Ses yeux ayant pleuré, la porte étant ouverte,
Il est parti sans rien me dire et m'a laissé
Dans ma maison déserte.

Je crus qu'il reviendrait. Sans doute il aurait dû
Me pardonner ma faute et n'avoir pas rancune.
Mais non ! Et me voilà seul comme un chien perdu
Aboyant à la lune.

XVIII

Où vivre ? Dans quelle ombre
Étouffer mon ennui ?
Ma tristesse est plus sombre
    Que la nuit.

Où mourir ? Sous quelle onde
Noyer mon deuil amer ?
Ma peine est plus profonde
    Que la mer.

Où fuir ? De quelle sorte
Égorger mon remord ?
Ma douleur est plus forte
    Que la mort.

XIX

LE MAUDIT

J'ai mené mon chagrin maudit dans les prairies
Où je me suis roulé, sanglotant comme un fol ;
Mes pleurs salés faisaient des brûlures au sol
Et laissaient des trous noirs dans les herbes fleuries.

Je l'ai conduit au bois et dans les closeries
Pour entendre le gai pinson, le rossignol ;
Mais les oiseaux bien loin de nous prenaient leur vol
Devant l'épouvantail de nos mines flétries.

Alors je l'ai traîné jusqu'au bord de la mer
Où les pleurs en tombant se noient au gouffre amer,
Où l'on n'a pour témoins que la vague et la roche ;

Mais la roche restait muette de stupeur,
La vague en frissonnant fuyait à mon approche,
Et les monstres marins en avortaient de peur.

XX

L'OUBLI IMPOSSIBLE

Je le sais bien, ce qui m'arrive est très normal,
Et ce n'est pas de quoi me traîner sur la claie.
Je devrais la payer de la même monnaie,
Et l'oublier, ainsi qu'un mot dit dans un bal.

Mais je ne puis. Au lieu d'imiter l'animal
Qui va tapir sa mort dans le coin d'une haie,
Je fouille ma poitrine et tourmente ma plaie,
Comme un enfant rageur qui fait saigner son mal.

Je n'enterrerai pas ma peine; elle est trop forte.
J'ai beau sous terre avoir claquemuré la morte,
Je l'entends toujours geindre au fond du noir caveau.

Pour étouffer vraiment sa voix accusatrice,
Il faudrait m'arracher le cœur et le cerveau
Et me couler du plomb dans chaque cicatrice.

XXI

L'INCONSOLABLE

L'amour parti, je suis tout seul dans la nuit noire,
Sans fenêtre à ma prison.
Vous, vous avez gardé, dans ce mal transitoire,
L'espoir d'un autre horizon.

Vous croyez qu'il existe un ciel où vont les âmes,
Un paradis rose et bleu,
Où les anges fleuris, le front coiffé de flammes,
Font de la musique à Dieu,

Où l'on connaît enfin le mot du grand mystère,
Où les pauvres cœurs brisés
Achèvent la chanson qu'ils commençaient sur terre
Et reprennent leurs baisers.

Vous croyez que la mort n'est pas aussi cruelle
Qu'on le raconte ici-bas,
Et qu'elle est seulement l'aube spirituelle
D'un jour qui ne finit pas.

Tant mieux que vous ayez le bonheur ineffable
De croire à ce lendemain !
Elle vous servira, la foi dans cette fable,
D'étoile à votre chemin.

Elle vous servira de pôle et de boussole.
Elle sera pour vos pas
Le compagnon qui guide et l'ami qui console
Jusqu'au seuil blanc du trépas.

Vous mourrez les yeux pleins d'extase, en voyant poindre
Le soleil qui vous est dû,
Sûre que vous pourrez, quand j'irai vous rejoindre,
Retrouver l'amour perdu.

Mais moi, que la science à la tétine amère
A nourri de son lait noir,
Je crois aux vérités que m'apprend cette mère,
Et je n'ai pas votre espoir.

Je crois profondément que l'âme, au corps fidèle,
Naît, vit, et meurt avec lui.
Quand la flamme de vie a fondu la chandelle,
Je crois que plus rien ne luit.

Je ne puis concevoir le paradis ni l'ange,
Ni le bon Dieu qu'on rêva.
Je crois à la matière, à qui le ver qui mange
Rend l'être mort qui s'en va.

S'il existait pour moi, ce Dieu, c'est un blasphème
Qu'à son trône j'enverrais.
Car il n'est qu'un bourreau, s'il ordonne qu'on aime
Et qu'on se sépare après.

Oh ! oui, femme fervente, oh ! oui, je vous envie
De croire qu'il nous entend.
Car je pourrais lui dire en lui crachant ma vie :
« J'ai souffert. Es-tu content ?

J'ai souffert, et mes cris n'ont pas troublé ton somme.
Et pourtant tu m'entendis.
Tu peux t'appeler Dieu; moi, je ne suis qu'un homme
Et c'est moi qui te maudis. »

Mais je sais qu'il n'est point. Je n'aurai pas la joie
De courir ce beau danger.
Je sais qu'à des hasards sans nom je suis en proie,
Et sans pouvoir m'en venger.

La force qui m'étreint ne m'est pas vénérable.
Elle m'étreint, il suffit.
Je ne réclame rien au temps irréparable
Qui défait tout ce qu'il fit.

Mais si vous supportez la cruelle rupture
L'air serein, presque content,
En songeant que là-haut une extase future
Renaissante vous attend,

Souffrez que moi, qui n'ai de recours que sur terre,
Je songe aux anciens amours,
Et que je sois navré de me voir solitaire,
Privé de vous pour toujours.

Laissez-moi regretter cet oiseau qui s'envole,
Ce passé qui fut présent.
Laissez-moi, sans que rien au monde me console,
Pleurer des larmes de sang.

XXII

SOMBRES PLAISIRS

Il serait plus viril et plus noble sans doute
De croiser sur son cœur ses bras las et meurtris,
Et de ne point pousser de lamentables cris
Comme un enfant perdu la nuit sur la grand'route.

Il faudrait, ainsi qu'un cadavre qui dégoûte,
Enfouir son amour, en brûler les débris,
Et chanter au besoin, et crier qu'on est gris,
Et boire en souriant ses larmes goutte à goutte.

Mais on est soulagé par les pleurs, les sanglots,
La rage folle. Ainsi vos mères, matelots,
Quand vous êtes noyés par la houle inhumaine,

Arrachent des galets au bord du gouffre amer,
Et, les jetant aux flots avec des cris de haine,
Apaisent leur douleur en outrageant la mer.

XXIII

AU BORD DE LA MER

Je suis bien loin de vous et des choses passées.
J'ai fui Paris, où mes anciennes pensées
Hantaient tous mes chemins.
J'y retrouvais partout les heures disparues
Dont les spectres plaintifs me suivaient par les rues
En me prenant les mains;

Tous les regrets amers de nos belles années
Y fleurissaient partout en fleurs empoisonnées
Aux fentes du pavé;
Je ne pouvais plus faire un pas hors de ma porte
Sans voir le corbillard de l'Espérance morte;
Et je me suis sauvé.

Je me suis sauvé, faible et désertant la lutte,
Sans oser regarder mon mal, comme une brute
Qui cache ses yeux clos.
Je me suis évadé loin de vous et du monde.
Entre Paris et moi j'ai mis la mer profonde,
La mer et tous ses flots.

Mais le noir souvenir m'a suivi sans relâche.
J'emporte mon remords, comme un assasin lâche
Qui se serait enfui
Laissant un corps saigner au coin de quelque haie
Et qui croirait ouïr les lèvres de la plaie
Crier derrière lui.

Pourtant, je pensais bien avoir trouvé l'asile.
Je me suis enterré dans le calme d'une île
Ainsi que dans un trou.
Je ne vois plus le rire ironique de l'homme,
Je n'entends plus mentir la femme, et je vis comme
Dans son arbre un hibou.

Partout, emprisonnant mon âpre solitude,
Je ne vois, je n'entends que la mer, la mer rude
Qui lutte avec le vent,
Qui déchire ses mains sur les dents de la côte,
Et dont la grande voix endormeuse est plus haute
Que nos sanglots d'enfant.

Mais la mer a beau faire et peut enfler sa vague,
Le vent a beau chanter sa chanson lente et vague,
Je ne suis pas bercé.
Rien ne peut endormir ma tristesse qui rage
Et qui pousse des cris ainsi que dans l'orage
Un albatros blessé.

Des cruels souvenirs mon âme est encor pleine,
Ét c'est eux que j'entends seuls dans la cantilène
Du vent et de la mer.
J'entends, j'entends toujours les heures disparues,
Dont les spectres plaintifs me suivaient par les rues,
Me chanter le même air.

Et les regrets, et les remords, et le vieux rêve
Aussi bien que là-bas viennent sur cette grève
Me hanter jusqu'ici ;
Et, rhythmant les sanglots de la mer qui déferle,
Les larmes du rocher s'égouttent perle à perle,
Et les miennes aussi.

Ah! c'est en vain, c'est bien en vain que je m'exile!
Je ne trouverai pas le refuge et l'asile.
Pourquoi chercher? Pourquoi?
Je ne puis me sauver du passé qui m'accable.
Je ne puis éviter le fantôme implacable.
Le fantôme est en moi.

XXIV

LES NAUFRAGÉS

Ah! que le vent ce soir roule d'âpres sanglots!
C'est le vent de la mer. La mer doit être haute.
Les crocs noirs et pointus des rochers de la côte
Sont en train de grincer en éventrant les flots.

Ah! comme il fouette à coups d'aile mes volets clos!
Que veux-tu? que dis-tu? qu'apportes-tu, mon hôte?
J'entends passer le cri des pilotes en faute
Et les râles perdus des lointains matelots.

Et je pleure en songeant à mes anciens naufrages,
A mes espoirs, à mes bonheurs, à mes courages
Dispersés, engloutis, noyés je ne sais où;

Et dans la cheminée où rôtit ma pantoufle,
Le vent, le triste vent, souffle comme un vieux fou,
Si triste, qu'on croirait ouïr son dernier souffle.

XXV

DEUX LIARDS DE SAGESSE

C'est vrai, j'étais un insensé!
J'appelais notre amour le nôtre,
Le nôtre à nous; j'avais pensé
Qu'il n'était pas fait comme un autre.

Nous avons beau voir et savoir;
Pauvres orgueilleux que nous sommes,
Nous nous imaginons pouvoir
Ce que n'ont jamais pu les hommes.

Nous sourions lorsque l'aïeul
Dit : « J'ai cueilli ce que tu cueilles. »
Chacun de nous pense être seul
Maître du trèfle à quatre feuilles.

Tout le monde est ainsi construit.
Chaque flot de la mer profonde
Croit que le ciel n'est que pour lui...
Et j'ai fait comme tout le monde.

J'ai cru que notre court printemps
Serait une immortelle chose,
Et qu'on pouvait rester cent ans
A respirer la même rose.

J'ai pris mon sou pour un trésor.
Ainsi la fillette ravie,
A qui l'on donne un louis d'or,
Pense qu'elle en a pour la vie.

J'ai cru que des autres humains
L'amour était une veilleuse,
Et que moi, dans mes fortes mains,
J'avais la lampe merveilleuse.

J'ai cru que je pouvais chercher
L'éternité dans l'heure brève,
Et que je saurais dénicher
Le merle blanc qui siffle en rêve.

J'ai cru que dans mon petit nid
Loin du Temps, cet oiseau de proie,
Je ferais couver l'Infini
Par les deux ailes de ma joie.

J'ai cru... Mais que n'ai-je point cru ?
J'ai pris pour le jour la nuit brune,
Ma piquette pour un grand crû,
Et mon fromage pour la lune.

Hélas ! je connais aujourd'hui
Que l'homme est un fétu de paille
Par la valse du vent conduit.
Où le vent souffle, il faut qu'on aille.

On ne fait pas ce que l'on veut :
On fait ce que veut la Nature.
Quand nous écrivons notre vœu,
La main du hasard le rature.

Et je souffre, et je suis navré,
Et toujours, d'une âme aussi folle,
Dans l'azur lointain je suivrai
Mon espérance qui s'envole.

Je suis puni, je suis fouetté
Par cette mère méconnue,
L'implacable Réalité,
Qui m'a rattrapé dans la nue.

Je suis puni, je suis en deuil,
Pour avoir voulu l'impossible,
Car les flèches de mon orgueil
Prenaient une étoile pour cible.

XXVI

VAINES PAROLES

Pourquoi voulez-vous que j'oublie
Et que je mette au monument
Ou bien au bûcher consumant
Mon ancienne amour abolie?

Pourquoi voulez-vous à mes maux
Trouver l'inutile remède?
Pourquoi ce vain discours qui m'aide
A me consoler par des mots?

Vous aurez beau dire et beau faire,
Il manque pour mon cœur d'amant
Une étoile à mon firmament,
Un parfum dans mon atmosphère.

D'un bon conseil vous m'éclairez.
Mais, hélas ! je connais d'avance
Quelle pauvre et maigre chevance
On apporte aux désespérés.

On dit, je l'ai dit comme un autre,
Que les regrets sont superflus,
Que le passé ne revient plus,
Et que ce sort-là c'est le nôtre,

Et qu'une fois l'amour parti,
Le plus sage est qu'on y renonce.
Mais tout cela vaut-il une once
De son baiser le plus petit?

D'autres, pour calmer ma détresse,
Vont me parler de cieux meilleurs,
Et chanter que l'on doit ailleurs,
Là-haut, rejoindre sa maîtresse.

Ceux-là connaissent nos défauts
Et nos désirs d'âme immortelle.
Mais cette âme-là, d'où sort-elle?
Et qui l'a vue? où donc?... C'est faux.

Il faudrait croire à ces mensonges
Pour y trouver l'apaisement.
Pour moi votre hypothèse ment
Encor plus que mes anciens songes.

Je ne suis pas de vos chrétiens
Que notre ici-bas embarrasse.
Je ne suis pas de votre race.
Je crois au bonheur que je tiens.

C'est pourquoi mes regrets avides
N'espèrent pas de lendemains.
J'avais mon bonheur dans les mains
Et maintenant mes mains sont vides.

Mais je veux y penser ; je veux,
En fermant mes yeux lourds de fièvres,
Sentir sa bouche sur mes lèvres,
Sentir mes doigts sur ses cheveux ;

Et dans ma pensée agrandie
Son souvenir qui vit toujours
Sur le pays de mes amours
Flambera comme un incendie.

XXVII

Te souviens-tu du baiser,
Du premier que je vins prendre?
Tu ne sus pas refuser;
Mais tu n'osas pas le rendre.

Te souviens-tu du baiser,
Du dernier que je vins prendre?
Tu n'osas pas refuser;
Mais tu ne sus pas le rendre.

XXVIII

Bien souvent je ne pense à rien, comme une bête.
Soudain un mot bourdonne et passe dans ma tête,
Mot jadis entendu,
Un de ces mots de rien où vivait tout ton être;
Et je sens mille échos de mon passé renaître
Dans cet écho perdu.

Je me souviens de l'an, du mois, du jour, de l'heure,
Et je ferme les yeux sans rien dire, et je pleure.
Car dans ce mot en l'air
J'entends toutes les voix de ma jeunesse heureuse,
Comme on entend au fond d'une coquille creuse
Chanter toute la mer.

XXIX

Te souviens-tu d'une étoile
Qui nous regardait un soir,
Ainsi qu'un œil sous un voile,
Dans le ciel noir ?

Nous avons fait la grimace
A cet astre curieux
Cachant à demi sa face
Pour nous voir mieux.

Elle est toujours dans l'espace.
Mais c'est l'étoile aujourd'hui
Qui là-haut fait la grimace
A mon ennui.

XXX

AU COIN DU FEU

Rappelle-toi le mois d'antan qu'il fit si froid !
Tout le monde a souffert de ce cruel décembre.
Notre amour cependant y vécut comme un roi,
Tant son large soleil chauffa bien notre chambre.

Nous nous moquions du froid et du temps qu'il faisait,
Ayant capitonné de baisers notre geôle.
Au feu de notre cœur plus rouge qu'un creuset
Nous aurions fait flamber les banquises du pôle.

Parfois nous regardions les floraisons du gel
Au jardin de la vitre où croît l'arbre du givre.
Tout était blanc dehors, les champs, les toits, le ciel.
Rien qu'à voir ce linceul, nous nous sentions mieux vivre.

Bougonnant, se mouchant, toussant, crachant, couvert
D'un grand feutre de neige avec des plumes grises,
Parmi les aboîments des dogues de l'hiver
Du pays de l'onglée arrivait Jean-des-Bises.

Mais nous faisions la nique à ses cheveux poudrés;
Et quand à la fenêtre il nous jetait sa laine,
Nous lui disions : « Entrez, vieux gueux, quand vous voudrez !
Votre nez de glaçons fondra sous notre haleine. »

Et jusqu'au jour plus tiède où le carreau terni
Eut laissé couler l'eau de ses blanches écailles,
Pelotonnés au fond de notre amoureux nid,
Nous avons eu toujours bien chaud, comme deux cailles.

XXXI

LA BERCEUSE

Malgré tout, tu fus bonne et tu m'aimais vraiment.
Il me faudrait mentir pour dire le contraire.
Aucun soupçon jaloux ne vient plus me distraire,
Et je vois aujourd'hui quel fut ton dévouement.

Tu passas près de moi plus d'un triste moment,
Quand les soucis rendaient mon humeur arbitraire.
Mais tu savais alors me chérir comme un frère;
Au lieu de m'en vouloir, tu calmais mon tourment.

Pleins du trésor de tes charités merveilleuses,
Tes yeux bleus se faisaient plus doux que des veilleuses ;
Câline, tu pressais sur toi mon front en feu ;

Tu me berçais avec ta chanson consolante ;
Et tandis que mon mal s'endormait peu à peu,
J'écoutais gazouiller ta voix rossignolante.

XXXII

NOCTURNE

Le jour fuit,
La mer roule
Et roucoule
Dans la nuit,

Et le bruit
De la houle
Berce et soûle
Mon ennui,

Et je doute
Si j'écoute
Dans les sons

De la grève
Les chansons
Du vieux rêve.

XXXIII

LE BON SOUVENIR

Je n'oublierai jamais ton premier mot d'amour,
Quoi qu'il m'en ait coûté d'en avoir fait ma bible.
Aux regrets, aux remords, je saurai rester sourd.
Je ne penserai pas à ce qui fut terrible,
Mais à ce qui fut doux, n'aurait-ce été qu'un jour.

Je n'oublierai jamais ta caresse première.
Ni le mal enduré, ni le temps, ni l'oubli
N'en terniront la pure et lointaine lumière.
Au livre de mon sort j'ai fait un large pli
Pour y mettre le cœur de ma rose trémière.

Je n'oublierai jamais notre premier printemps,
Lorsque le ciel, le bois, le soleil qui se couche,
Tout me parut plus beau dans tes yeux éclatants,
Lorsque je buvais l'air au sortir de ta bouche.
Je n'oublierai jamais, quand je vivrais cent ans.

Les oiseaux se grisaient au suc d'or des corolles ;
Mille chansons dansaient avec mille couleurs.
Car, rien que pour avoir écouté nos paroles,
Les oiseaux étaient fous, folles étaient les fleurs.
Nos paroles, hélas ! étaient encor plus folles.

Nous étions à cette heure absurde qu'on bénit,
Où l'on croit que tout passe et que l'amour demeure,
Où l'on arrange son avenir comme un nid.
Pauvres, pauvres enfants, nous étions à cette heure
Où l'on commence avec ce mot : Rien ne finit.

Mais non ! je ne veux pas réveiller ma rancune,
O ma maîtresse, ô ma bien-aimée, ô ma sœur !
Des souffrances d'antan je n'en irrite aucune.
Je veux me rappeler seulement la douceur
De tes baisers pareils à des baisers de lune.

Je veux me rappeler aussi ton corps divin,
Ton corps que mes désirs avaient pris pour leur crèche,
Le parfum de ta peau plus capiteux qu'un vin,
Les effluves troublants de ta gorge si fraîche,
Et notre lit fougueux creusé comme un ravin.

Je veux me rappeler. Je veux souvent descendre
Au plus profond de mon souvenir adoré.
Et quand je serai vieux, laid, froid, tel qu'un Cassandre,
Au feu de mon avril je me réchaufferai,
Car je saurai toujours le trouver sous la cendre.

Quand l'hiver et la mort viendront dans ma maison,
Je me rappellerai notre saison première.
Je n'aurai qu'à souffler sur le dernier tison
Pour emplir ma pensée et mon cœur de lumière,
Et pour mourir en paix dans un clair horizon.

XXXIV

PARIS

Ce n'est pas dans les champs, au soleil, au grand jour,
Qu'a poussé cette fleur de poison, notre amour.
Ce n'est pas au penchant d'une calme colline
Qui sur un bleu miroir de rivière s'incline
En y réfléchissant ses prés et ses bosquets.
Ce n'est pas sous un bois où les oiseaux coquets
S'amusent à lustrer leur plume de rosée,
Où la fauvette, au bout d'une branche posée,
Le rouge-gorge ardent, le linot étourdi,
Le pinson, par l'écho de sa voix assourdi,
Le merle noir grisé de genièvre et de mûres,

Et le rossignol roux, cette âme des ramures,
Accompagnent aux sons d'un orchestre enivrant
Les doux mots qu'on chuchote et les baisers qu'on prend.
Ce n'est pas là, sous les sourires de l'aurore,
Que notre pauvre amour eut la chance d'éclore.
Et ce n'est pas non plus en face de la mer
Qui rend le sang plus riche, et dont le souffle amer
Courant dans les cheveux ainsi que dans des voiles,
Vous conseille d'appareiller pour les étoiles.
Et ce n'est pas non plus sous le ciel infini,
Si grand qu'on en a peur et qu'on désire un nid.
Ce n'est pas dans les bras de la mère Nature,
A ses tétons où tout amour cherche pâture,
Que nous fûmes bercés, que nous fûmes nourris.
Notre fleur eut pour sol le fumier de Paris.
C'est à Paris qu'elle a poussé, la fleur étrange,
Dans ce bouge rempli de sang, d'alcool, de fange,
Où l'on roule parmi les heurts, les coups de poing,
Où l'on parle à voix haute, où l'on ne s'entend point,
Où l'on ne peut trouver un seul coin solitaire,
Où l'on ne peut jeter une épingle par terre,
Où l'on ne voit le ciel qu'étranglé par des murs.
O prison encombrée aux horizons obscurs
Où le soleil brumeux pend comme une lanterne !
O bal public bondé de danseurs ! O caserne
Dont la rumeur grouillante étouffe les échos !
O charogne, que ronge un peuple d'asticots !
C'est là, c'est dans ces chairs aux puanteurs infectes,
Parmi ces escarbots, ces vers blancs, ces insectes,
Dans ces putridités, dans cette syphilis,

C'est là que notre amour a fleuri comme un lis.
Et j'ai connu tous les écœurements infâmes
Qui fatiguent les corps et qui froissent les âmes :
Les rendez-vous donnés au coin des carrefours;
Les nuits tristes parmi des gens gais; et les jours
Où l'on voit son bonheur foulé par la cohue
Comme un oiseau blessé qui crève dans la rue;
Et les désirs meurtris d'un contre-temps mortel
Qui cherchent pour refuge une chambre d'hôtel;
Et les soupirs noyés dans les clameurs banales
Des affaires, des vains plaisirs, des bacchanales;
Et les aveux furtifs que l'on est obligé,
Parce qu'on se sent vu, de faire en abrégé;
Et les quarts de baiser, les moitiés de caresse
Qu'on arrache en cachette, en voleur, qu'on s'empresse
De ravir n'importe où, sitôt qu'on est à deux;
J'ai connu les rideaux du fiacre hasardeux.
Et, malgré tout cela, notre amour fut sincère.
Cette fleur sans soleil, fleur du mal, fleur de serre,
A senti cependant la sève enfler ses nœuds;
Et dans ce terreau noir, boueux et vénéneux,
Elle a solidement enfoncé ses racines;
Et dans cette atmosphère aux senteurs assassines
Elle a puisé du suc pour ses corolles d'or
Et versé son parfum qui me parfume encor.
O Paris, cher Paris, qu'ai-je dit tout à l'heure?
J'ai voulu t'insulter. Et voilà que je pleure
En songeant au bonheur par nous abandonné;
Et c'est toi, c'est toi seul qui nous l'avais donné.
C'est chez toi que ma soif d'aimer fut assouvie.

C'est à toi que j'ai dû de connaître la vie.
Et je suis un ingrat, un oublieux. Pardon !
Oui, Paris a des torts. Mais comme il a du bon !
Rappelle-toi, mon cœur, rappelle-toi les choses,
Et que les jours passés ne furent point moroses,
Et que la Seine est verte et dorée au couchant,
Et que la grande ville aussi chante un doux chant
Plus profond que celui des oiseaux et des vagues.
Le soir, sa voix grondante a des murmures vagues
Qui roulent mollement dans les airs apaisés.
C'est un flux de soupirs, de désirs, de baisers,
Et cette voix étrange a sa mélancolie.
Puis, ta belle maîtresse eût été moins jolie
Si Paris n'eût rien fait pour lui donner ses goûts.
C'est lui qui façonnait ces robes, ces bijoux,
Ces chiffons, tous ces riens dont un amant raffole.
C'est lui dont l'art savant brillait sur ton idole.
Et les bons soirs d'hiver, te les rappelles-tu ?
Quand le ciel orageux et tout de noir vêtu
Couvre d'horreur les champs où la tristesse rôde,
Étiez-vous assez bien dans votre chambre chaude !
Il pouvait faire nuit, et pleuvoir et tonner !
Paris autour de vous savait capitonner
Un boudoir plein de feu, de lumière et de joie.
Ce n'était pas un nid de feuilles, mais de soie.
Le bois flambait avec des éclats de gaîté.
En buvant à loisir une tasse de thé,
Vous lisiez de beaux vers sous la lampe fleurie ;
Vous causiez de ceci, de ça ; la causerie
Avait des stations de baisers ; et je crois

Que vous faisiez sans deuil votre chemin de croix.
Et les nuits de plaisir, de fougueuse insomnie?
La chambre n'était pas toujours chambre garnie;
C'était bien plus souvent la sienne, sois loyal.
Et son grand lit d'ébène était un lit royal.
Oh! Paris a raison. Rappelle-toi, mon âme!
Tout ce que tu criais tout à l'heure est infâme.
Paris fut un ami, Paris fut bon pour nous.
Nous ne devons parler de Paris qu'à genoux.
C'est l'église où mon cœur a reçu le baptême.
Non, Paris n'est pas laid, noir, vulgaire. Et quand même!
Est-ce que ses laideurs, ses pavés, ses replis,
Par notre souvenir ne sont pas ennoblis?
Est-ce que notre joie, aujourd'hui disparue,
N'a pas ensoleillé la fange de la rue
Lorsque nous y passions, gais comme des enfants?
Est-ce que les rideaux des fiacres étouffants
N'étaient pas aussi purs dans leur étoffe usée
Que le voile de lin qui couvre l'épousée?
Et la chambre d'hôtel avec son papier bleu
Où tout le monde a mis de sa sueur un peu,
Avec son divan rouge à l'échine pointue
Sur lequel le plaisir vénal se prostitue,
Cette chambre où le lit bâille comme un égout,
N'a-t-elle pas été notre temple après tout?
Il suffit d'être heureux et qu'importe le reste?
L'amour peut toucher tout, comme le feu céleste.
Si l'endroit est hideux, flétri, sali, souillé,
Quand l'amour passe là, tout est purifié.

Rien n'est laid, rien n'est triste à sa clarté divine.
Que ce soit un nid d'ombre aux creux d'une ravine,
Que ce soit un palais, que ce soit un taudis,
Si c'est là que j'aimais, c'est là le Paradis!

XXX

PARFUM SUPRÊME

C'est bien fini. N'en parlons plus !
Cette fin est très naturelle,
Et j'ai vraiment versé sur elle
Beaucoup trop de pleurs superflus.

C'est bien fini. La tombe et close.
C'est bien mort et bien enterré.
Le bien, le mal que j'en dirai,
Ou rien, sera la même chose.

Pourtant je veux parler un peu,
Encore un peu, deux mots encore,
Quelques minutes. Je n'implore
Que le temps de dire un adieu.

T'ayant profondément aimée,
Je garderai ton souvenir,
Et toute ma vie à venir
En demeurera parfumée.

J'aurai peut-être un autre amour,
Ou deux, ou trois, ou vingt, ou trente;
Mais je n'y planterai ma tente
Que comme un voyageur d'un jour.

Aucun ne me fera connaître
La joie et le deuil insensés
Que tes caresses m'ont versés.
Toi seule auras eu tout mon être.

Dans les yeux les plus merveilleux
Je ne verrai que ton image,
Comme le pèlerin Roi-Mage
Ne voyait qu'une étoile au cieux.

Sous les plus brûlantes caresses
C'est ton corps que mes bras tiendront.
Je n'aurai qu'à tourner le front
Pour qu'aussitôt tu m'apparaisses.

Dans mes désirs inapaisés,
Dans mes plus frénétiques fièvres,
Je retrouverai sur mes lèvres
Une goutte de tes baisers.

Et que nul ne s'en émerveille!
Je serai comme ces buveurs
Que le vin suit de ses saveurs
Et qui restent soûls de la veille.

Ils ont beau marcher en plein air,
Boire les brises parfumées,
Leurs yeux sont remplis de fumées
Où flambe encor le vin d'hier.

TABLE DES MATIÈRES

FLOREAL

THERMIDOR

BRUMAIRE

NIVÔSE

Sceaux. — Imprimerie Charaire et fils.

